

CONSTANTIN MICHALSKI C. M.

LA PHYSIQUE NOUVELLE ET LES DIFFÉRENTS
COURANTS PHILOSOPHIQUES AU XIV^E SIÈCLE

Extrait du Bulletin de l'Académie Polonaise des Sciences et des Lettres
Classe d'histoire et de philosophie — année 1927.

Présenté à la séance du 16 mai 1927.

*Włodzisław Ławrowski
dane Prof. H. Kutrzebie
w Dział Historji
Opisuje autor
12/11 918.*

CRACOVIE
IMPRIMERIE DE L'UNIVERSITÉ
1928.

D-3108/w

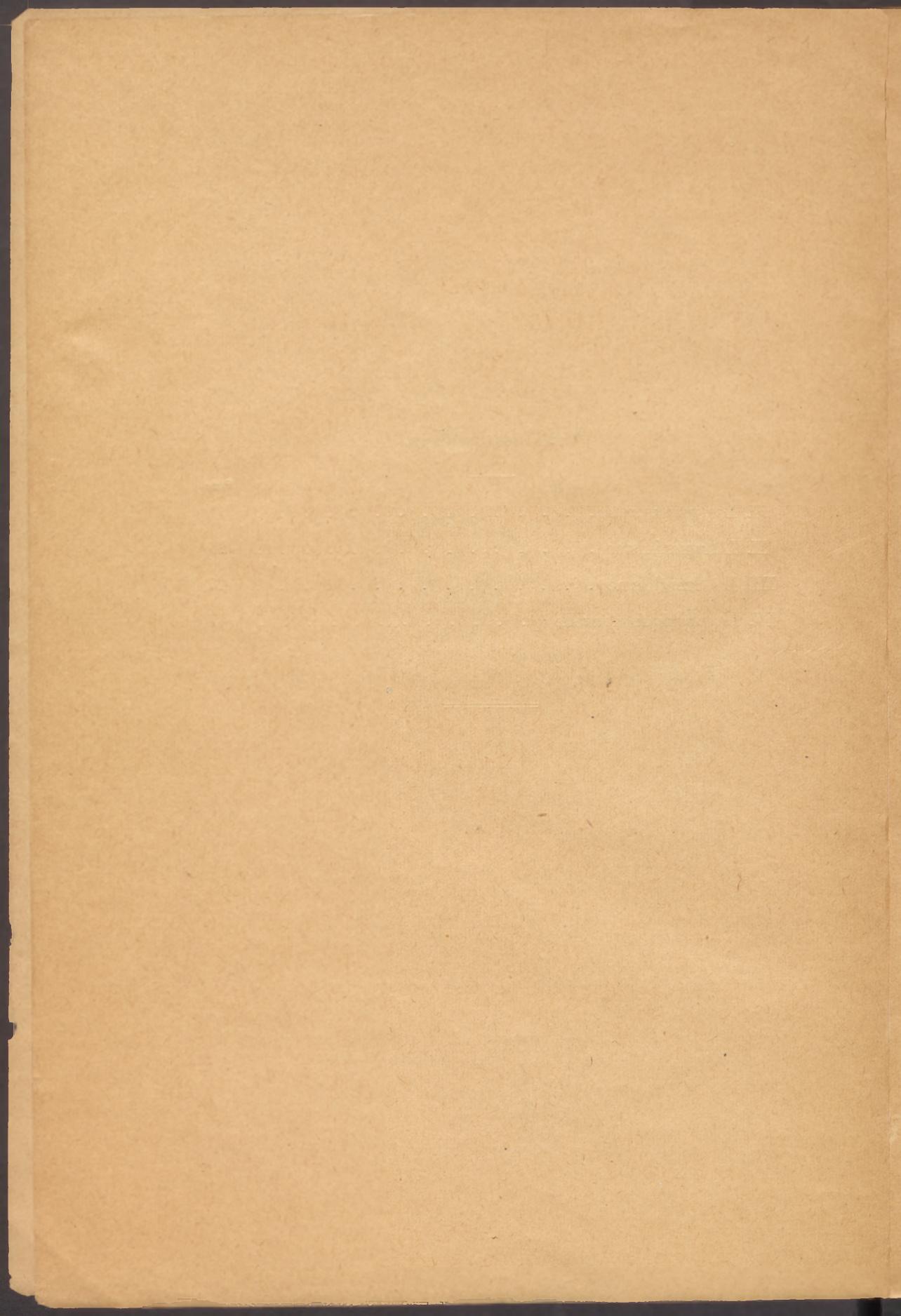


[Faint, mostly illegible handwritten text in cursive script, possibly including a name and a date.]

K.
20.1.1947
Kutneba

Table des matières.

	Page
I. Les manuscrits	1
II. L'Augustinisme	26
III. Le Scepticisme	27
IV. La physique nouvelle	47



Les recherches de Duhem ont profondément modifié nos opinions sur la philosophie du XIV^e siècle, en montrant que cette époque a donné naissance aux idées qui devaient féconder plus tard le génie de Léonard de Vinci. Mais Duhem s'est frayé une voie à travers un amas encore inexploré d'imprimés ou de manuscrits et il l'a fait de son point de vue de physicien; on trouve donc dans ses travaux des lacunes qu'il faudra combler peu à peu, ainsi que certaines erreurs qu'on devra corriger dans la suite. Je me propose dans le présent travail, de fournir quelques renseignements complémentaires sur ces questions, tout en restant sur le terrain de mes recherches gnoséologiques, de sorte que cette étude doit être considérée comme la continuation de mes recherches antérieures. On ne tardera pas à s'apercevoir: les idées qui président au développement de la physique nouvelle, ont surgi plus tôt au cours du XIV^e siècle et elles ont eu une répercussion plus profonde, que ne l'avait supposé d'abord Duhem. J'exposerai les résultats de ces recherches, en restant fidèle au schéma adopté précédemment. Pour fixer certains détails bibliographiques concernant la production littéraire des auteurs dont je compte m'occuper, je parlerai en premier lieu des résultats assez nombreux de mes recherches sur les manuscrits.

I. Les manuscrits.

1. François de Pignano (Franciscus de Marchia). Le cardinal Ehrle a déjà énuméré un nombre assez considérable de manuscrits (P. v. Candia, p. 253), qui contiennent le commentaire de François de Marchia sur P. Lombard. Quant à moi, j'ai tâché de classer les manuscrits par groupes, en m'appuyant sur les analogies des textes. L'un de ces groupes comprend les Mss. Neapol. VII, C. 27, Bibl. Nat. Par. F. l. 3071, Troyes 767; tandis qu'il faut ranger dans l'autre les Mss. Neapol. VII, C. 23. Bibl. Nat. Par. F. l. 3072, F. l. 15852, Cod. Vat. lat. 1096. Au premier coup d'oeil, le premier groupe se distingue du second par un prologue beaucoup plus long;

en effet ce prologue comprend 11, voire même 15 questions, si l'on tient compte des questions subordonnées; en revanche le prologue de l'autre groupe n'en contient que 6. Cette différence dans la disposition des matières du prologue, a dû frapper le copiste du Ms. Troyes 767, puisque, malgré l'identité de certaines questions, il a copié l'un et l'autre type de prologue. Lorsque nous comparons les textes de ces deux groupes, nous ne tardons pas à constater des différences nombreuses: dans le premier, le texte du l.^r I est en général plus correct; c'est du moins ce qui paraît résulter de la comparaison des Ms. Bibl. Nat. Par F. l. 3071 et F. l. 3072. Je n'ai cependant pas fait de tous les manuscrits une étude assez approfondie pour porter un jugement définitif sur ce sujet; je formulerai seulement l'hypothèse que le livre I a dû être revu par l'auteur, de sorte que dans les manuscrits du premier groupe, il contient non seulement plus de *quaestiones*, mais que son texte est également plus court que dans les *reportata* du second groupe.

2. Walter Burleigh. En tête de la liste des écrits de Burleigh, je mets les traités sur la logique, pour la raison que le Cod. Vat. lat. 2146 fournit une base pour établir la chronologie de l'activité littéraire de cet auteur. Ce manuscrit contient un commentaire sur *Porphyre* (Quoniam de dictis in logica intendo), un autre sur les *Catégories* (Circa librum praedicamentorum est sciendum, quod verbum), un troisième sur les six *Principia* de Gilbert de la Porrée (Forma est compositioni contigeus), puis un commentaire sur le *Peri hermeneias* (Primum oportet constituere, quid sit nomen). Mais pour nous, c'est le colophon par lequel finit ce recueil, qui mérite surtout d'attirer l'attention: Completa est haec expositio quinta die mensis Augusti anno dni 1337 et anno exponentis 62. Nous apprenons ainsi d'abord l'année (1275) où naquit le maître d'Oxford; nous sommes aussi renseignés sur la date où fut composé le commentaire sur la *Vetus ars*, si longtemps et si fréquemment employé dans les écoles au moyen âge. Cette date nous permettra de nous orienter dans la chronologie des autres écrits de Burleigh. Nous ne nous étonnerons donc plus des attaques fréquentes dirigées par Burleigh contre Ockham; car le *Venerabilis Inceptor* avait déjà publié avant 1337 toutes ses oeuvres philosophiques. Notre intérêt n'est pas éveillé au même degré par le fait que le commentaire sur *l'Isagoge* se trouve également dans les Mss.: Vat. lat. 2147, fol. 1^v—18^v, Vat. lat. 3048, fol. 1^r—20^v, St. John C. 100, 3 (Cambridge); que le commentaire

sur les *Catégories* est conservé dans les Mss.: Vat. lat. 2147, fol. 20^r—80^r, Vat. lat. 3048, fol. 21^r—88^r, St. John C. 139, 3; que le Ms. Peterhouse 184, 6 (Cambridge) contient le commentaire sur Gilbert de la Porréc, enfin que dans le Cod. Vat. lat. 2147, fol. 31^r—102^v, dans le Cod. Vat. lat. 2148 et dans le Cod. Vat. lat. 3048, fol. 89^r—111^v, on trouve le commentaire sur le *Peri hermeneias*.

Moins favorable fut le sort des manuscrits contenant les autres parties de l'*Organon*; il se pourrait bien que leur petit nombre expliquât pourquoi ces oeuvres ne furent pas imprimées. On pourrait commencer la recherche du commentaire sur les Premières *Analytiques*, par le Cod. Vat. lat. 901, fol. 17^r—19^r et par le Ms. Gonville C. 668, 8, mais il semble qu'on n'y trouve que des abrégés de cet ouvrage. Le Cod. Vat. lat. 2146 (fol. 89^r—111^r) et le Ms. Crac. Bibl. Jag. 2229 (fol. 114^r—149^v), contiennent le commentaire sur les Secondes *Analytiques* (Secundum sententiam philosophi in moralibus) et l'on trouve le commentaire sur les *Topiques* dans le Cod. Vat. lat. 2146, fol. 113^r—204^r (Aristoteles intendens dare). Si nous ajoutons à ce qui précède, que le commentaire sur le *De soplūsticis elenchis* est conservé dans le Ms. Gonville 668, 6, nous aurons épuisé toute la liste des commentaires de Burleigh sur l'*Organon*. Disons en passant que déjà avant l'année 1337, Burleigh avait probablement publié d'autres commentaires sur les différents traités que contient l'*Organon*. Je crois en trouver la preuve dans le Ms. Gonville 668, où nous voyons un commentaire sur le *Peri Hermeneias*, composé déjà en 1301 (Quaestiones datae a M. Valtero de Burley super librum Periarheneias a. d. MCCC primo. Init.: Quaeritur, utrum verbun primo significat). Ajoutons encore que le commentaire sur les Secondes *Analytiques* que nous connaissons par une édition imprimée en 1497 à Venise, diffère de celui que contiennent le Ms. Vat. lat. 2146 et le Ms. Bibl. Jag. 2223. Le colophon qui accompagne cet imprimé, mérite déjà de retenir l'attention: Conclusiones cum probationibus datae a magistro Gualtero Burleo Venetiis 1497 (Init.: Omnis doctrina... Omnis cognitio nostra vel est sensitiva vel intellectiva). En comparant le texte imprimé de Burleigh avec les commentaires bien connus de Robert Grosseteste sur les *Analytiques Postérieures*, je me suis rendu compte que Burleigh n'a fait qu'entourer de sa propre glose les *conclusiones* de Grosseteste qu'il cite à peu près textuellement. Encore

faut-il remarquer que le commentaire imprimé de Burleigh n'est qu'un abrégé du texte conservé en manuscrit.

En dehors de son commentaire sur l'Organon, Burleigh a composé une série de menus traités en rapport avec les *Parva logicalia* et avec le courant dialectique de l'époque. Je citerai en premier lieu, les traités intitulés dans certains manuscrits *De puritate artis logicae* (Cod. Vat. lat. 2146, fol. 211^r—234^v, Bibl. N. Par. F. l. 16130, Florent. Laurent. S. Croce Plut. XII, sin. Cod. 2, fol. 167^r—203^r, Erfurt Fol. 120, 1 (Init.: Suppositis significatis...)). Il faudrait citer immédiatement après, deux traités *De universalibus*, qui furent l'objet de très fréquentes attaques des nominalistes du XIV^e siècle, parce que l'universel y était considéré comme quelque chose d'extramental, soit comme un *universale in re*. Nous trouvons ce traité dans le Cod. Vat. lat. 2151, fol. 119^r—126^v, Vat. lat. 3048, fol. 121^r—130^r, Marciana LVI, LXXI, Ma, (Init.: Circa universalialia sunt dubitationes non paucae). Le Cod. Vat. lat. 2151 contient aux folios 127—131, un traité *De universalibus* (Nota, quod est dare universalialia ex parte rei), différent du précédent, mais non un traité *De formis*, quoi qu'en dise l'inscription sur le fol. 127^r. L'opuscule *De ideis*, que contient le Ms. Erfurt, quarto 312. 14 (Liceat perunper discernere), est différent de l'un et de l'autre traité. Le petit traité *De divisione entis*, ne m'est connu que par le Cod. Vat. lat. 2146, fol. 249^v—250^r, (Circa divisionem entis), de même je connais le *De relativis* par le Cod. Vat. lat. 2146, fol. 248^r—249^v (Circa relativa est sciendum) et le *De toto et parte*, par le Cod. Vat. lat. 2146, 250^r—260^v (Intelligendum, quod totum). Je dois encore ajouter que le *De syncategorematis* est conservé dans le Ms. Erfurt quarto 276, 3 (Quaeritur de obliquis, utrum possit fieri), le *De modis definiendi*, dans le Cod. Vat. lat. 2146, fol. 244^r—245^v (Sciendum, quod duplex est modus definiendi), le *De probationibus* dans le Ms. Erfurt, quarto. 276, 2 (Quoniam innata est nobis), enfin qu'on trouve le *De consequentiis* dans le Ms. Bibl. Nat. Par. F. l. 16130 (In hoc tractatu), dans le Ms. Florent, Laurent. S. Croce Plut. XII, sin. Cod. 2, fol. 203^v—212^r et dans le Ms. Bruges 500, fol. 95^r—101^v. Je cite tous ces titres, pour conclure que Burleigh accablait le monde scientifique de son époque, d'une masse d'opuscules sans importance, dont souvent on ne connaît aujourd'hui qu'un seul exemplaire.

Les opuscules de Burleigh intitulés *De obligationibus*, *Sophis-*

mata et *Insolubilia*, sont d'un plus grand intérêt pour l'historien de la logique médiévale, parce qu'ils se rattachent à la riche littérature de l'époque qui traite le même sujet. En ce qui concerne le *De obligationibus*, il faut distinguer le grand traité [Marciana Z. LCCCII., fol. 151^r—240^v (*Obligatio secundum quod nos*)], de son abrégé [Bibl. Nat. Par. F. l. 16130 fol. 110^v—115^s (*Obligatio secundum quod nos*)], ainsi que du petit traité [Marciana Z. LCCCL, fol. 47—57 (*In disputatione dialectica duae sunt partes sc. opponens et respondens*)]. Dans le Ms. Marciana Z. LCCCII., les *Obligations* ne forment qu'un tout avec les *Sophismata* (fol. 1—150, Init.: *Circa signa universalialia quatuor proponimus*): il porte le titre de *Flores totius logicae*. On voit en outre les *Sophismata* conservés comme traité à part dans le Ms. Erfurt, quarto 276, 4, tandis qu'on trouve les *Insolubilia* dans le Ms. Bibl. Nar. F. l. 16130, F. l. 16617. (*Circa insolubilia*).

Les écrits suivants de Burleigh concernent la métaphysique générale: *De ente et essentia*, (Ms. Erfurt. quarto 312, 16); *De causa individuationis*, (Ms. Erfurt. quarto 312, 15); *De potentia activa et passiva*, [Cod. Vat. lat. 2146, fol. 245^r—247^v (*Sciendum, quod duplex est potentia*)]; *De Deo natura et arte*, [Cod. Vat. lat. 2146, fol. 247^v—248^r (*Intelligendum est, quod in universo*)].

Le commentaire de Burleigh sur la Physique d'Aristote se retrouve dans un groupe plus vaste de manuscrits. Comme point de départ, je choisis le Ms. Bibl. Florent. Naz. Conv. Soppr. A. 1, 1361 (*Aristoteles determinaturus*), parce que au fol. 176^v, on trouve une sorte d'introduction au livre VII, sous la forme d'une préface destinée aux *magistri* de Paris, avec un hommage au fameux bibliophile Richard Bury, évêque de Durham: *Carissimis amicis suis et dominis magistris et scholaribus parisiis in philosophia studentibus de burley anglicus vestrae universitatis alumnus salutem... Rogatus per Reverendum in Christo patrem, dominum meum, dominum Riccardum dunelinensis sedis epum augmentationibus scientiae ferventissimum zelatorem... ut cum dudum studens parisiis VI libros primos physicorum Aristotelis exposuerim, complerem super duos libros residuos opus illud, factus sum timidus et perplexus, nam cum mihi advesperascit et accelerem ad vitae transeuntis occasum, mihi vix super huiusmodi... scribere. Sed longe durius tanti patris precibus... contradicere... Septimi igitur et octavi physicorum expositionem sic disposui tenendo modum et ordinem, quem tenui in VI libris praecedentibus... Ex-*

cepto, quod, ut sciatur facilius, quae pars et particula declarata, innuando quaestiones dictorum duorum librorum distinguo quaestiones principales a conclusionibus annexis, quod in aliis operibus non solebam (fol. 176^v—177^r). Dans le Ms. Marciana Z. LCCV., B. fol. 243^r, la préface s'adresse directement à l'évêque Richard: Tenendo igitur modum et ordinem, quem in exponendo librum Ethicorum tenui, prout mihi praecepit paternitas vestra reverenda, pono primo quaestiones principales huius libri, quae sunt quatuor, secundum quod dicit Comentator Averroës comento 51 huius septimi. Quaestio 1: an omne motum habeat motorem, 2... 3: an omnis motor sit simul cum eo, quod ab eo movetur... 4... Dans la première et la troisième des questions mentionnées, Burleigh s'occupe de la théorie de l'*impetus* et pour la première, il semble bien céder aux influences sceptiques dans sa conception du mouvement. Mais ce qui m'intéresse pour l'instant, c'est la rédaction du commentaire sur la Physique. Il résulte en effet de la préface au livre VII (au fol. 176^v du manuscrit de Florence), que Burleigh n'avait d'abord écrit de commentaire que sur six livres de la Physique: ce n'est qu'après avoir commenté l'Éthique à Nicomaque, qu'il reprit ses anciens travaux, auxquels il appliqua une méthode différente de la première. Pour confirmer cette vue, nous pouvons citer le Cod. Vat. lat. 2148 (Aristoteles determinaturus) dans lequel nous voyons conservé le commentaire primitif des six premiers livres seuls. Quant au Cod. Vat. lat. 2150, bien que l'on y trouve huit livres, il n'a pas la préface du livre VII, ni la disposition caractéristique du texte en *quaestiones*, tout au commencement du livre. Nous nous en tiendrons par conséquent aux Mss.: Marciana Z. LCCLV, B., Florent. Bibl. Naz. 1361, A. 1 et 1362, D. 1. Le Ms. Balliol l. 91 contient également ce commentaire, et Coxe est seul responsable du changement de l'*initium* dans le Catalogue (Ab isto determinatur, au lieu de: Aristoteles determinaturus).

A la physique se rattache une série de petits traités. On débattait très volontiers au XIV^e siècle, la question de l'intensité des formes et l'on donnait d'habitude le titre *De intensione et remissione formarum* aux opuscules consacrés à ce problème. Le traité de Burleigh, où il s'occupe de ce sujet, est conservé dans le Cod. Vat. lat. 2184, fol. 57^r—70^v, 2185, fol. 21^r—23^r, 3026, fol. 1^r—14^r (In hoc tractatu intendo perscrutari de causa intrinseca susceptionis magis et minus). Ce traité a manifestement

vite perdu son importance; en effet le copiste du Cod. Vat. lat. 2185 écrit au fol. 23^r, qu'il cesse de le transcrire, car c'est en pure perte qu'il écrirait des choses que personne n'admet plus: plus non scribo de hoc tractatu, quia frustra esset, cum nunc nihil teneatur de eo, quod ipse ponit. Un opuscule à part, *De qualitatibus*, que contient le Cod. Vat. lat. 2146, fol. 245^r—245^v, traite des qualités en général (Sciendum, quod quatuor sunt species qualitatis), un autre nous entretient de leur intensité (Cod. Vat. lat. 2148, fol. 71^r—75^v, Prag. III., B. 10, fol. 140^r—152^v (Utrum qualitas suscipiat magis et minus). Il faut ranger dans le même groupe un opuscule intitulé *De instanti*, qu'on trouve dans le Cod. Vat. lat. 3028, fol. 14^r—16^v, ainsi que dans le Ms. Bibl. Nat. Par. F. l. 16401, fol. 120^s—125^v, F. l. 14514, fol. 346^r—349^r (Quaeritur, utrum sit dare primum instans rei).

Dans le petit traité *De formis*, nous voyons Burleigh réfuter la thèse d'Ockham sur l'identité de la substance et de la quantité (Cod. Vat. lat. 2146, fol. 235—244. Init.: Notandum, quod materia prima); il commente le *De substantia orbis* dans le Cod. Vat. lat. 2151, fol. 219^v—232^r (Prohemium huius libri continet duas partes).

Burleigh a exprimé ses idées sur l'âme dans le traité *De anima*, que nous trouvons dans le cod. Vat. lat. 2151, fol. 1^r—88^r, et dans le Ms. Balliol. C. 92 (Sicut dicit Themistius primo huius). Il faut considérer comme un complément du commentaire sur le *De anima*, le petit opuscule intitulé *De potentiis animae* (Ut dicit philosophus secundo de anima) que contiennent les Mss: Gonville 668, 3, Marciana LVI., CLX. Ma, A. 5, fol. 67—73, Vat. lat. 2151, fol. 109^r—117^v, Vat. lat. 2146, fol. 252^v—256^v, Vat. lat. 901, fol. 163^r—168^v, Balliol C. 93. Les *Parva naturalia* sont conservés dans les Mss. Erfurt quarto 312, Vat. lat. 2151, fol. 88—108, le *De sensibus*, dans le Cod. Vat. lat. 2146, fol. 250^v—251^v (Nota, quod in homine sunt quinque sensus), le *De motibus animalium* dans le Cod. Vat. lat. 2151, fol. 239^r—244^r et dans le Ms. Erfurt., quarto 312, 13 (Secundum philosophum 3^o Physicorum).

Au point de vue de la doctrine, le commentaire sur le *De coelo et mundo* dans le Cod. Vat. lat. 2151, fol. 171^r—219^v, éveille à un plus haut degré notre intérêt que le commentaire sur le *De generatione et corruptione*, dans le Cod. Vat. lat. 2151, fol. 149^r—171^r. — Il faut encore mentionner un traité qui dans les ma-

nuscripts se présente sous des titres différents; dans le Ms. Erfurt. O., 76, 10, il est intitulé *De naturalibus*; il figure comme *Quodlibetum de speciebus* dans Marciana LVI., CLX, Ma 4 fol. 49—96. et comme *De augmentatione formarum* dans le Cod. Vat. lat. 817, fol. 203^r—223^r; enfin il est anonyme et sans titre dans le Ms. Brit. Mus. Harley 3243, fol. 100. (In prima quaestione quarti dixi quaedam, quae aliquibus falsa... videbantur. Ideo ad requisitionem sociorum in scriptis redigam). Le Cod. Vat. lat. 2148, fol. 46^r—57^r, contient le même petit traité, toutefois le commencement du texte y fait défaut. Nous avons là très probablement une dispute entreprise par Burleigh comme *principium* sur le livre IV de Lombard, rédigée ensuite par écrit, pour satisfaire les bacheliers qui faisaient des cours en même temps que lui (socii concurrentes). Cet opuscule traite des changements chimiques qui se produisent dans les corps et s'occupe également de l'intensité des qualités. Les renseignements variés épars dans la dispute, sont plus intéressants que le fond même de celle-ci. Nous apprenons entre autres que Burleigh avait non seulement fait des cours à Oxford et à Paris, mais qu'il a également enseigné à Toulouse (Quando autem et in quibus formis est dare primum vel ultimum et in quibus non, patet in primo quolibet meo tholosae determinato... Cod. Vat. lat. 1817, fol. 215^v). Il résulte également du texte que, sinon toujours, du moins dans certains cas, les bacheliers répondaient par écrit aux objections; les réponses non formulées par écrit, parvenaient à la partie adverse sous forme de *reportata* (Ad secundum argumentum respondet (socius) uno modo in dogmatibus non scriptis, alio modo in dogmatibus scriptis. In dogmatibus non scriptis, secundum quod mihi reportatur, dicit... Marciana, LVI., CLX., fol. 56^r).

Avant de finir cette revue des écrits de Burleigh, je veux encore faire deux remarques, dont la première concerne leur chronologie. Si nous prenons comme point de départ l'année 1337 où parut le commentaire sur la *Vetus ars*, nous pouvons fixer par là-même l'époque de la composition du traité *De universalibus* à une date ultérieure à cette année, puisque dans la *Vetus ars*, nous voyons seulement annoncer l'intention de l'écrire (De ista tamen materia apparebit in tractatu *De universalibus* deo concedente. Praedicamenta, Venetiis 1485, fol. d—1^r). Les années 1333—1345, pendant lesquelles Richard Bury fut évêque de Durham, sont un autre point de repère qui nous permet de nous

orienter dans la chronologie de l'activité littéraire de notre auteur. Il appert en effet de la dédicace et de différentes circonstances mentionnés dans les écrits de W. de Burleigh, que ses commentaires sur l'Éthique, sur le VII^e et le VIII^e livre de la Physique et sur la Politique, sont en rapport avec la personne de ce prélat. Enfin dans la traité *De puritate artis logicae* ou *De suppositionibus*, Burleigh nous dit que dans sa jeunesse, il a composé un opuscule, dans lequel il a traité en détail les différentes fonctions de substitution. Si nous ne perdons pas de vue que le traité *Peri hermeneias*, tel que nous le connaissons par le Ms. Gonville C. 668, a été composé déjà en 1301, nous pouvons admettre par hypothèse que le premier traité sur les fonctions de substitution, a été écrit vers la même époque. Ce traité a été attaqué par Ockham dans son commentaire sur les Sentences (V. mon étude sur «Les courants critiques», p. 46); de son côté Burleigh a répondu à cette critique dans le commentaire sur la *Vetus ars*, dans le traité *De universalibus* et dans le *De puritate artis logicae*. Dans le livre VII de la Physique, Burleigh a du reste pris position lui-même contre la théorie de l'*impetus*, proposée par Ockham. Ainsi, cette revue des écrits de notre philosophe sert encore à éclairer les origines de l'activité littéraire d'Ockham sur le terrain d'Oxford.

La dernière remarque a trait aux commentaires et aux recueils d'axiomes ou *Auctoritates*, en rapport avec différents domaines de la science. On trouve les uns et les autres dans les manuscrits conservés à Erfurt (v. p. ex. Fol. 297). Les axiomes et les conclusions qui se trouvent à la fin de chaque livre du commentaire de Burleigh sur l'Éthique à Nicomaque, peuvent servir de point de départ pour la recherche de ses écrits authentiques. Dans l'ensemble, l'oeuvre de Burleigh appartient à la littérature des manuels. C'est même probablement lui qui a suscité un courant analogue dans le camp des nominalistes, où Ockham fut le premier à le suivre. Avec le temps, l'influence de Burleigh ne fit que baisser partout, sans excepter l'école réaliste et seul son petit traité *De vitis et moribus philosophorum*, fut longtemps employé dans les écoles, même après le déclin du moyen âge.

3. Robert Holkot. Je me propose de donner ici un exposé des idées lancées par Holkot, idées dont l'influence a été si forte aussi bien à Oxford qu'à Paris. Toutefois les questions con-

cernant ses écrits sont restées jusqu'ici tellement embrouillées, qu'on ne saurait guère donner un aperçu de sa philosophie, sans s'être préalablement entendu sur l'authenticité de ses oeuvres. Comment citerait-on p. ex. ses *Determinationes*, tant qu'on n'est pas sûr qu'elles sont vraiment de lui? L'édition lyonnaise des oeuvres d'Holkot (1497), parue chez Truchsel, comprend les écrits suivants: 1) Les *Quaestiones* sur les Sentences (fol. a—1^r, fol. 0—5^v), 2) les *Sex articuli* (fol. 0—5^v—fol. 0—10^v), 3) le *De imputabilitate peccati* (fol. A—1^r—B—8^r), 4) les *Determinationes*. Comme le traité *De imputabilitate* offre moins d'intérêt au point de vue philosophique et comme les *Sex articuli* se rattachent au commentaire sur les Sentences, je ne compte m'occuper ici que du commentaire d'Holkot sur P. Lombard, ainsi que de ses *Determinationes*.

A. Dans la préface adressée au célèbre Célestin Marc de Bénévont, Jodocus Badius déclare qu'avant d'être mis sous presse, le texte du commentaire d'Holkot sur P. Lombard, avait été revu par Augustin de Ratisbonne, de l'ordre des ermites de Saint Augustin, le même qui avait déjà révisé précédemment le texte des Dialogues d'Ockham et celui de son commentaire sur les Sentences. La tâche d'Augustin de Ratisbonne était ardue, car les manuscrits se trouvaient dans un état déplorable. (Subtillissimas dico M. Roberti de holcot super libros Sententiarum disquisitiones... incredibili siquidem labore fere ab interitu redemptae sunt... F. Augustinus de Ratispona ord. frum. eremit. s. Augustini... cum superioribus annis dialogon M. Guilhelmi de Ocham et quaestiones super quatuor Sententiarum libros diligentius recognovisset..., has... super quatuor Sententiarum Roberti de holkot et de imputabilitate quaestiones castigavit). Dans le texte-même, nous lisons également des réflexions de l'éditeur, sur différentes déféctuosités des manuscrits dont il s'était servi. Nous trouvons une note de ce genre dès le début de la première *quaestio* (Nota, quod iste articulus IV est diminutus et incompletus, sed nusquam est reperire completum. fol. a—4^r), puis une autre au début de la seconde (Quaestio secunda. quam non omnes codices habent... de obiecto credendi).

Les lacunes observés en 1497 par les éditeurs d'Holkot, deviennent encore plus apparentes, lorsqu'on étudie les manuscrits eux-mêmes. J'en ai eu vingt et un entre les mains, à savoir:

1) Pembroke C. 236. (Cambridge); 2) Merton C. 113 (Oxford); 3) Oriel C. 15 (Oxford); 4) Brit. Mus. Royal 10, C. VI; 5) Bibl. Nat. Paris. F. l. 14576; 6) F. l. 16399, F. l. 3087, portant l'inscription erronée: Qualiff; 8) Cod. Vat. lat. 1112, contenant le livre I; 9) Cod. Vat. lat. 4353, contenant le livre IV; 10) Cod. Ottobonianus 591 (Oxoniae editus); 11) Cod. Pal. lat. 397, fol. 298—304: en dépit de ce qu'annonce le catalogue, ce manuscrit ne contient pas d'oeuvres d'Holkot; 12) Ms. Florent. Bibl. Naz. G. 1 (813. S. Croce); 13) Florent. Bibl. Naz. I, VI, 20 (S. Marco); 14) Cod. lat. monac. 4400; 15) Cod. lat. monac. 4401: il contient un résumé; 16) Ms., Erfurt, fol. 115; 17) Erfurt quarto 112; 18) Prag. III, B. 10; 19) Prag. XIII, F. 19; 20) Crac. Bibl, Jag. 1374; 21) Crac. Bibl. Jag. 1378.

On ne tarde pas à s'apercevoir en comparant le texte que contiennent ces manuscrits, que si ce texte est identique dans l'ensemble, la disposition des *quaestiones* n'est pas partout la même. On est également frappé de voir 1^o) que le nombre des questions est bien moindre dans certains manuscrits et 2^o), que les *Sex Articuli* forment tantôt un petit traité à part, faisant suite au commentaire sur P. Lombard, tantôt se rattachent directement à une des questions. Les copistes eux-mêmes avaient déjà attiré l'attention sur ces différences et sur ces importantes lacunes, qu'ils notèrent soit dans le texte, soit dans les colophons. Le dominicain Sigismond Theytingeri, de la province de Bohême, a p. ex. remarqué, qu'on ne trouve pas l'article 6 dans les *Sex Articuli*: De sexto articulo nihil inveni in exemplaribus, cum tamen multa exemplaria mihi procurassem (Prag. XIII, F. 19, fol. 104^r), et il a ajouté dans le colophon, qu'avant lui déjà, on avait constaté non sans étonnement, de grandes différences dans l'ordre où les divers manuscrits présentent les *quaestiones*: Ante hanc tabulam inveni notabile annotatum — Incipit tabula scripti sententiarum..., secundum quam tabulam quaestiones non sunt debite ordinatae in hoc libro et specialiter quaestio de incarnatione, quae falsificat quasi totam tabulam (fol. 126^v). Pour permettre au lecteur de se rendre compte des rapports entre les manuscrits et l'édition de Lyon, je lui soumetts ci-dessous l'ordre des *quaestiones* imprimées, en indiquant en même temps les principaux écarts qu'on trouve dans les manuscrits:

Edition imprimée L. I q. 1. U. quilibet viator existens in

gratia... mereatur; 2. U. obiectum actus credendi sit ipsum complexum...; 3. U. voluntas creata sit libera; 4. U. viator teneatur frui solo deo; 5. U. Deus sit tres personae. L. II., q. 1. U. creator... inuste gubernet genus humanum: 2. U. Deus ab aeterno sciverit se producturum...; 3. U. daemones libere peccaverunt: 4. U. angelo confirmato conveniat deputari ad custodiendum L. III, q. 1. U. baptismus... conferat gratiam...; 2. U. confirmatio sit sacramentum: 3. U. in sacramento eucharistiae...; 4. U. confessio... sit homini necessaria...; 5. U. poenitenti confesso non proprio sacerdoti...; 6. U. quilibet sacerdos...; 7. U. peccator possit satisfacere...; 8. U. finale praemium... Les *Sex articuli* forment un tout à part, succédant au commentaire sur P. Lombard.

Le Mss.: Merton C. 113, Bibl. Nat. Paris. F. l. 16399, la *tabula* de F. l. 14576 et le Ms. Bibl. Jag. 1374, forment un groupe entre eux dont voici les caractéristiques: dans le l. III, on ne trouve aucune *questio*; dans le l. IV, il y en a 10, dont la q. unica que l'édition imprimée place dans le livre III; les *Sex Articuli* viennent après la question 5 du livre IV, dont ils sont la suite. Les Mss. Ottobonianus 591, B. N. P. F. l. 3087, Florent Naz. G. 1, Flor. Naz. I, VI, 20, Clm. 4400 et Bibl. Jag. 1347, forment un autre groupe: ils contiennent chacun quatre questions au livre III et six ou sept au l. IV. Parmi ces derniers manuscrits, l'Ottobonianus contient en marge du fol. 69^r, une note importante dont il ressort que l'adversaire d'Holkot dans les *Sex Articuli*, était Grathon. Au fol. 1^r du même manuscrit, nous voyons noté à l'encre rouge que le livre I a paru à Oxford, ce qui n'est nullement une preuve décisive qu'Holkot l'ait enseigné dans cette ville, car le Cod. lat. monac. donne expressément Cambridge comme le lieu où furent composés les commentaires sur Lombard: Explicit lectura holchet pertractata Cantibrigie. Le fragment que nous trouvons dans l'édition imprimée comme q. 2 du l. I, ne fait son apparition que dans le Ms. Prag. XIII. F. 19, et dans le Ms. Bibl. Jag. 1374, sous la forme d'un *dubium* de la première *questio*. Il s'agit là d'un fragment du *Principium*, que nous retrouvons dans le Ms. Oriel C. 15 (Oxford) et dans le Ms. Brit. Mus. Royal 10, C. IV. Avant d'examiner ces deux derniers manuscrits, je me bornerai à signaler que le Ms. Erfurt. Fol. 115, donne au commencement du l. II, la question astronomique intitulée, »U. stellae sint creatae, ut per motum et lumen sint in signa

et tempora» (fol. 33^v). En dehors de ce manuscrit, nous ne la trouvons nulle part rattachée au commentaire sur P. Lombard. Elle revient cependant encore une fois au fol. 118 du Ms. Corpus Christi C. 138 (Oxford), mais elle fait suite au commentaire et figure comme traité à part. Il est cependant probable qu'Holkot a d'abord voulu insérer cette question dans le commentaire; en effet, dans le Ms. Pembroke C. 236 (Cambridge), à la suite des commentaires sur les Sentences et des *Sex articuli*, on trouve cette question avec une introduction caractéristique: *Distinctione 15^a secundi libri . . . agit magister de opere quartae diei creationis . . . ideo . . . quaero . . . , utrum stellae . . .*

La disposition du texte offre donc de si fortes différences dans les divers manuscrits, qu'on ne manquera pas de se demander, s'il s'en trouve au moins un qu'on puisse considérer avec quelque vraisemblance comme une édition préparée par l'auteur lui-même, comme une *ordinatio*. Quant à moi, je crois qu'il est possible d'attribuer le caractère d'une *ordinatio*, au texte du Ms. Brit. Mus. Royal, 10, C. VI, duquel se rapproche Oriol 15. Dans le Ms. Royal 10, C. VI, nous trouvons après le commentaire, ce qu'on appelle le *principium*, ou du moins une *quaestio* du prologue sur un sujet en rapport avec les idées d'Ockham: *De obiecto actus credendi, utrum sit ipsum complexum vel res significata per complexum*. Faisant suite aux *Sex articuli*, on trouve au fol. 136^r, la *Collatio* initiale dont le texte commence par les mots: *Jerusalem evangelistam dabo. Isa. 41. Schola devota*. Le texte qui suit, montre qu'il s'agit là d'une introduction à l'Écriture Sainte que récitait le *baccalarius biblicus*. Au fol. 137, on trouve la *cessatio*. La *quaestio* initiale et la *cessatio*, se trouvent également dans Oriol 15. Nous voyons, encore dans le Ms. Royal, notamment au début du l. IV, une question générale sur les sacrements, que nous chercherions en vain ailleurs.

B. Les *Determinationes*. Les *Determinationes* offraient aux éditeurs des difficultés autrement grandes à surmonter. Jodocus Badius raconte qu'elles furent trouvées dans un état tellement pitoyable, que Trechsel ne voulait absolument pas les publier, et d'autant plus qu'il n'était pas possible de se procurer un autre exemplaire de cet ouvrage. (*Inventae praeterea sunt uno dumtaxat in loco quarundam quaestionum determinationes sub nomine eiusdem holcot consignatae, quas ideo praetermittendas Trechsel noster*

iudicavit, quod imperfectae atque mutilae usque adeo essent, ut inventu rarissimi, qui eas resarciendas susceperint... Quod si quisquam ea pleniora habeat..., misero fato nostro qui, quod anxie indagavimus, nancisci non potuimus, clementer condoleat. fol. 1^v). Les éditeurs font observer également que les uns tiennent les *Determinationes* pour une oeuvre d'Holkot lui-même, tandis que les autres les considèrent comme l'oeuvre de ces élèves. Il est de première importance de connaître qui est l'auteur des *Determinationes*, car elles contiennent des idées radicales qui ont trouvé un écho sur les bords de la Seine.

J'ai fourni ailleurs (Le criticisme etc.) la preuve que la première *Determinatio* d'une longueur extraordinaire, a été empruntée au commentaire de Swineshead sur les Sentences; je suis aujourd'hui en mesure d'apporter de nouveaux détails importants sur ce sujet. En dépit de ce qu'en dit Quétif (I, 629—632), on ne trouve pas les *Determinationes* dans les Mss. Bibl. Nat. Par. F. l. 14576 et 16391 (qui ont l'un et l'autre appartenu autrefois à la Sorbonne); mais heureusement elles ont été conservées ailleurs. Dans le Ms. Pembroke C. 236 (Cambridge), après le commentaire d'Holkot sur les Sentences et après les *Quatuor* (sic) *articuli*, j'ai trouvé une série de quaestiones (fol. 115—221) qui portent d'une écriture un peu plus récente l'en-tête suivant: »Quodlibeta« (Initium: Utrum ex testimoniis in aeternum fundatis veritatis constat theologiam esse scientiam). Mon attention s'est ensuite arrêtée sur un autre exemplaire des *Quodlibeta* dans le Ms. Balliol C. 246 (Oxford); enfin, un heureux hasard m'a permis de déterminer d'après mes notes prises sur le Ms. Brit. Mus. Royal 10, C. VI, que les *quaestiones* anonymes qui suivent dans ce manuscrit les commentaires d'Holkot sur Lombard, sont également le *Quodlibeta* du même auteur. Il faut attribuer d'autant plus d'importance à cet exemplaire que dans la mesure de l'information dont je dispose actuellement, il représente la seule rédaction émanant directement de l'auteur. Si nous ne perdons pas de vue que ce manuscrit contient probablement l'*ordinatio* du commentaire sur les Sentences, nous nous rendrons aisément compte de sa très grande valeur pour les recherches sur Holkot.

La comparaison des *Quodlibeta* que contiennent les trois manuscrits ci-dessus, m'a amené à deux résultats: l'un (a), concerne la rédaction des *Quaestiones quodlibetales*, tandis que l'autre (b)

touche au rapport qui les unit aux *Determinationes*, telles qu'on les connaît par l'édition imprimée.

a) Glorieux distingue deux espèces de recueils de *Quodlibeta*; dans les uns, les *quaestiones quodlibetales* se suivent simplement dans l'ordre chronologique pour donner une vraie image de la dispute, sans être par ailleurs unies par une idée maîtresse quelconque; dans les autres, les *Quodlibeta* forment des groupes et des ensembles logiquement coordonnés. Les premiers recueils ont été composés d'emblée au cours de la dispute, en revanche ceux de la seconde espèce contiennent la *determinatio* du maître, lequel s'efforçait de disposer d'une façon symétrique, les résultats de la discussion, et d'en faire un ensemble coordonné d'après une idée. Adoptons cette distinction qui nous guidera dans notre tentative de définir les trois recueils mentionnés de *Quodlibeta*; nous aboutirons à la conclusion que les Mss. Pembroke et Balliol contiennent sans doute des recueils qui n'ont pas encore été ordonnés par le *magister* et que le Ms. Royal 10, C. VI, présente la *Determinatio* elle-même. Il y a pourtant une difficulté: le recueil Balliol C. ne contient que 91 questions, tandis que leur nombre s'élève à 99 dans Pembroke C., quoique, malgré le précieux concours du Professeur Minus, je n'aie pas réussi à trouver dans le recueil Pembroke, les q. 48, 55 et 91 de celui de Balliol. On serait donc porté à croire, ou bien qu'il existe un troisième recueil complet de *Quodlibeta*, duquel proviennent les deux que nous connaissons, ou encore que ces deux derniers sont des recueils sous leur forme primitive, mais que ni l'un ni l'autre ne comprend l'ensemble des problèmes discutés.

Le petit tableau suivant, nous renseigne sur les rapports entre les *quaestiones* dans l'un et dans l'autre manuscrit. Nous y donnons d'abord les chiffres indiquant l'ordre des questions dans le Ms. Balliol C. (B), ensuite les chiffres analogues correspondant au Ms. Pembroke C. (P):

B. 1—9 = P. 86—87, 91, 94, 95, 96, 97, 98, 99; B. 10 = P. 5;
 B. 11—14 = P. 22—25; B. 14—19 = P. 15—19; B. 20, 21 = P.
 12—13; B. 22, 23 = P. 20, 21; B. 24 = P. 11; B. 25—36 = P.
 28—37; B. 37 = P. 3; B. 38 = P. 4; B. 39—47 = P. 38, 46;
 B. 78 = 0; B. 49—52 = P. 47—49; B. 53 = P. 8; B. 54 = P. 10;
 B. 55 = 0; B. 56—62 = P. 50—57; B. 63 = P. 85; B. 64 = P. 67;

B. 65—73 = P. 78—83; B. 74—76 = P. 72—74; B. 77 = P. 70;
 B. 78 = P. 9; B. 79 = P. 71; B. 80—90 = P. 58—69; B. 91 = 0.

Il n'est pas aisé de trouver au premier coup d'oeil un rapport quelconque entre ces deux recueils; pourtant on parvient à en découvrir un, après les avoir comparés avec soin. Dans le recueil B., les questions générales ont été déplacées, de la fin au commencement; en suite, les numéros d'ordre de 11 à 24 dans B., sont l'interversion de l'ordre des questions 25 à 11 dans le recueil P. On est également frappé de voir que dans les deux recueils, les questions ont été rangées d'une façon différente dans chacun, tout en gardant certains groupes intacts, non décomposés en questions isolées.

Les rapports entre ces deux recueils et le troisième, celui du Ms. Royal (R), sont à tous les points de vue d'un grand intérêt pour l'histoire de la structure des *Quodlibeta*. En effet, le recueil R. annonce 27 *questiones* concernant le premier *Quodlibetum*, quoiqu'il n'en contienne en réalité que sept (B. 1, 2, 4, 5, 6, 11, 7); on s'attend à en trouver douze relatives au second et l'on ne constate que la présence de dix questions (B. 80, 81, 82, 83, 84, 85, 86, 87, 88, 64); enfin, au lieu de 22 *questiones* en rapport avec le troisième *Quodlibetum*, le recueil n'en donne effectivement que six (B. 89, 90, 77, 78, 79, 16). Ainsi, sur les 61 questions relatives aux *Quodlibeta* qu'annonce le recueil, on n'en trouve réellement que 23. Glorieux (p. 45—47) a montré par des exemples, comment en mettant de l'ordre dans les questions qui leur étaient adressées, dans la *determinatio les magistri in theologia* n'avaient pas le scrupule de respecter le nombre de ces questions, mais les réduisaient à plusieurs problèmes principaux, dont ils entendaient donner une solution plus synthétique. Nous voyons par conséquent qu'Holkot employait une méthode analogue; il s'agit de savoir toutefois, s'il l'a appliquée uniquement aux trois *Quodlibeta* que mentionne expressément le manuscrit, ou bien s'il s'en est encore servi par rapport à d'autres. Dans les parties suivantes du manuscrit, on trouve effectivement toute une série de *questiones*, sans qu'elles constituent des ensembles logiquement coordonnés. Je veux finir ces remarques relatives au premier résultat, en citant le commencement du *Quodlibetum* I. d'après le Ms. Royal 10, C. VI, fol. 141^r: In disputatione de quolibet propositae fuerunt 27 *questiones*, quarum prima est haec: utrum

theologia sit scientia...; fol. 148^r: viso prius de habitu theologico sequuntur quaestiones motae de theologiae subiecto...

b) Quant à l'autre résultat obtenu, j'y suis arrivé par une comparaison toute extérieure des *Quodlibeta* avec l'édition imprimée des *Determinationes*, parue en 1497. Je me suis aperçu en effet que celles-ci n'étaient que des questions tirées des *Quodlibeta*. Les chiffres suivants, nous renseignent clairement sur les rapports entre les *Determinationes* imprimées et les *Quodlibeta*, tels qu'on les trouve dans le Ms. Bal. 246 (B) et dans le Ms. Pembroke (P): D. I = Swineshead; D. II = B. 5, P. 51; D. III = P. 58, P. 53; D. IV = B. 63, P. 57; D. V = B. 59, P. 54; D. VI = B. 60, P. 55; D. VII = B. 61, P. 56; D. VIII = P. 88; D. IX = P. 89; D. X = P. 90; D. XI = P. 92; D. XII = 0; D. XIII = B. 51, P. 7; D. XIV = 0; D. XV = P. 14. J'ai donc pu établir ainsi, qu'en dehors de D. I (Swineshead), de D. XII et de D. XIV, toutes les autres *Determinationes* avaient été empruntées aux *Quodlibeta* et que D. XII et D. XIV qui y font défaut, n'étaient que de petits fragments. Le recueil contenu dans Pembroke C., m'a rendu des services importants au cours de mes recherches, d'autant plus que dans le recueil de Balliol C., manquent plusieurs questions, qu'on trouve justement dans l'édition imprimée. Ces recherches auront dans tous les cas établi une fois pour toutes que les *Determinationes* ont été tirées des *Quodlibeta* d'Holkot; aussi pourra-t-on s'en référer à elles pour exposer les idées du *magister* dominicain de Cambridge.

C. Nous voulons tenter à présent de fixer les années qui ont vu naître les *Quodlibeta* et d'établir dans la mesure du possible, la date de la composition du commentaire sur les Sentences. A la *quaestio* 5 du livre IV de l'édition imprimée du commentaire sur les Sentences, nous lisons au fol. n-4^r la phrase suivante d'Holkot: Ponam hic unum errorem cum eius reprobatione *nuper* facta, ubi sciendum quod a. d. 1326 (sic) magister quidam, Parisius, dictus Johannes de Puliaco, ...in scholis docuit, sicut in sua constitutione Johannes papa XXII. quae sic incipit: Melius continetur vas electionis... Or, comme la constitution *Vas electionis* fut publiée en 1321, le mot *nuper* ne permet pas de fixer l'époque de la composition des Sentences bien au-delà de cette année. L'indication fournie par les *Quodlibeta*, q. 92, dans le Ms. Pembroke C., fol. 208^v, est autrement précieuse: Oppositum tenet fi-



des praedicans durationem mundi esse iam 6531 annorum. En Angleterre surtout, on fixait le plus souvent la date de la naissance de Notre Seigneur Jésus-Christ à 5199, en comptant l'année à partir du 25 mars. Si par conséquent de 6531, nous soustrayons le chiffre 5199, nous obtenons le chiffre 1332, qui correspond à l'année où furent exposés les *Quodlibeta*. Le résultat auquel nous aboutissons ainsi est des plus importants, parce qu'il rapproche très sensiblement Holkot de l'époque d'Ockham. L'élève et l'ami d'Ockham, le franciscain Adam Woodham, n'a-t-il pas commenté précisément en 1332, les Sentences à Oxford? Les idées que contiennent les *Determinationes*, ont certainement exercé de l'influence sur la doctrine de Jean de Mirecourt, sinon sur la mentalité de Nicolas d'Autrecourt.

4. Le cistercien Gottschalk (Godescalcus) de Pomuk. Le Ms. Crac. Bibl. Jag. 1499, contient aux folios 1^r—116^r, le commentaire complet sur les Sentences (Prolog. q. 4, l. I: q. 22, l. II: q. 22, l. III: q. 4, l. IV: q. 16). Voici l'*Initium* du livre I: *Utrum per discursum theologicum possit haberi habitus proprie scientificus. Arguitur... nullus discursus*. Dans le colophon, nous trouvons la date exacte des cours sur les Sentences que le bachelier cistercien avait faits à Paris; toutefois une main étrangère altéra plus tard le vrai nom de celui-ci et le changea en »Oscalco«: *Expliciunt optima questiones super sententias lectae Parisius a Reverendo viro dno Oscalco anno dni millesimo trecentesimo sexagesimo 7^o*. A côté du colophon, nous lisons les mots: *Ordinis cisterciensis, patet hoc q. VI primi*. Dans ce passage, l'auteur appelle en effet Saint Bernard de Clairvaux: *venabilis pater noster* (fol. 14^r), puis dans l. I, q. 19, fol. 35^v, il dit: *pater noster venerabilis s. Bernardus*. Au début, je soupçonnais bien un peu que ce nom d'Oscalco pouvait être une altération du nom primitif Godescalcus; pourtant cette conjecture ne s'appuyait alors sur aucune base sérieuse. Il fallait attendre qu'une circonstance extérieure vint la confirmer. Grâce à l'obligeance de M^r H. Omont, j'ai étudié à la Bibliothèque Nationale à Paris le Ms. Haute-Garonne 5, contenant le commentaire d'un auteur dont je m'occuperai dans la suite. Celui-ci se livre dans le prologue à une polémique contre Gottschalk de Pomuk et cite des passages empruntés à la *quaestio* initiale du commentaire sur les Sentences du bachelier cistercien, passages dont j'ai trouvé le texte littéral dans

le manuscrit de Cracovie. Nous verrons bientôt que nous venons d'acquérir ainsi un document précieux, pour servir à l'étude de l'histoire du scepticisme au XIV^e siècle.

5. Richard Bilingham. Lorsqu'on se propose de parler de Bilingham d'Oxford, on ne peut s'empêcher de penser à Brinkel. Nous connaissons seulement les écrits sur la logique de ces deux auteurs, mais nous ignorons encore leurs commentaires sur les Sentences, quoique ce soit précisément dans ces écrits qu'il aient exposé leurs idées radicales. En ce qui concerne les études sur la logique, il faut mentionner le petit traité de Bilingham, intitulé *Speculum iuvenum*, conservé dans le Cod. Vat. lat. 3038, fol. 1^r—13^r, Cod. Vat. lat. 3065, fol. 6^r—11^v, Erfurt quarto 30, fol. 144^v—149^v. Lorsque avec le texte de ces manuscrits, nous comparons 1^o), le commentaire sur ce traité tel que le contient le Ms. Erfurt quarto 241, fol. 64^r—79^r (Circa materiam Bilingam) et 2^o), le programme scolaire destiné au Collège de *Porta coeli* qu'on voit figurer sur la face antérieure de la couverture, enfin lorsque 3^o), nous nous adressons aux Mss. Crac. Bibl. Jag. 696, 1894, 2045, 2178, nous ne tardons pas à nous apercevoir qu'on donnait au XIV^e siècle, le nom de »Liber Bilingham« ou de »Bilingham« tout court, au traité intitulé *Speculum iuvenum* de la plume de Richard Bilingham (Initium: Terminus est, in quem resolvitur...). Le Ms. Crac. Bibl. Jag. 2045 contient au fol. 337^r—380^v un commentaire accompagné du texte du traité *Speculum iuvenum*. L'auteur se demande si ce traité appartient à la *logica vetus*, ou s'il faut le ranger dans la *logica nova*, pour répondre qu'il fait partie aussi bien de la première que de la dernière: il doit en effet être compris dans la *logica vetus* à cause du premier traité, dans lequel on voit analyser le »terminus«, tandis qu'il faut le ranger dans la *logica nova*, si l'on tient compte du second traité qui s'occupe de la preuve. A l'appui de cette réponse, l'auteur donne une explication étymologique naïve, qui prouve cependant clairement que dans les programmes scolaires de l'époque, par le mot Bilingham, on désignait le traité *Speculum iuvenum*: dicitur a »bis«, quod est duo et ligo, quasi duo ligans scil. veterem et novam logicam. Cette explication du sens du mot Bilingham, n'empêche pas toutefois notre commentateur de rappeler que ce fut le *magister* anglais Richardus Bilingham, qui composa le traité en question. Bilingham eut la chance de voir son petit traité compris dans les *Parva*

logicalia et figurer ainsi comme partie intégrante des manuels officiels. C'est dans ce sens qu'il faut rectifier certains détails dans l'ouvrage du cardinal Ehrle sur Pierre de Candia (p. 202); aussi devons-nous lire dans le statut de l'Université d'Erfurt *restrictiones, Bilingam*, au lieu de *restrictiones Bilingam*. Un autre traité de Bilingham sur la logique, intitulé *Conclusiones*, est conservé dans le Cod. Vat. lat. 3065, fol. 21^r—25^r.

Comme nous avons appris à connaître les idées de Brinkel d'après les passages cités dans le commentaire d'Henri d'Oyta sur Pierre Lombard, de même nous pouvons nous renseigner sur le scepticisme de Bilingham par les citations que contient le commentaire anonyme dans le Cod. Vat. lat. 986. L'auteur de ce commentaire mérite de retenir notre attention, non seulement à cause de ses propres idées, teintées de scepticisme, mais aussi et surtout parce qu'il cite plusieurs penseurs, tels que Bilingham, Pierre Guichart et Jean Wavit, avec lesquels on ne peut comparer que Nicolas d'Autrecourt et Jean de Mirecourt. L'ordre des questions est plutôt embrouillé dans ce commentaire, on les doit toutefois probablement au même auteur (Prolog, q. 1, l. I: q. 1—8, l. II: q. 1—15, l. III: q. 1—3, l. IV: q. 1, l. III: q. 4—15).

6. J. Buridan. *a*) Dans la préface de l'édition imprimée, parue à Paris (1509) de la Physique de Buridan, Jean Dullaert nous apprend deux détails importants en rapport avec l'activité littéraire déployée par ce philosophe. Nous apprenons d'abord de cette source que plus d'une fois les *magistri* puisaient dans les écrits de Buridan et ne voulaient pas s'occuper de les mettre sous presse, car il leur était plus facile de les piller à l'état de manuscrits (Nonnullos enim ex laboribus fructus decerpere anhelantes... in quos ipse, si superesset, luculenter illud Vergilianum retorquere posset: Hos ego versiculos feci, tulit alter honores. fol. 1^v). Plus intéressante encore est la remarque par laquelle nous apprenons que Buridan a écrit plusieurs commentaires sur les mêmes livres d'Aristote. Comme il existait également plusieurs commentaires sur la Physique, Dullaert résolut de choisir le dernier dans l'ordre chronologique. (In omnes eos, qui dictae facultatis aemuli existisse, plures artium cursus consummavit, ut clare est videre in suis voluminibus. Id autem opus ipsius, cuius correctioni nunc insisto, de ultima lectura ipsius est fol. 1^v). Dans mon étude sur «Les courants critiques» etc, j'ai di-

stingué entre les oeuvres proprement dites de Buridan et leurs abrégés; pour le moment, je voudrais attirer l'attention sur les rédactions différentes des commentaires de Buridan lui-même sur la Physique et je compte faire bientôt la même chose pour ses commentaires sur le *De anima*. Or, l'édition imprimée de 1509 reproduit le texte que nous connaissons par les Mss. Bibl. Nat. Par. F. l. 14723 et Carpentras 293. On reconnaît cette édition à première vue, parce qu'elle commence par un prologue dont voici les premiers mots: Bonum, sicut habetur primo Ethicorum, quanto multum communius (Ed. impr. fol. 2, Ms. Carpentras, fol. 1, F. l. 14723, fol. 2). Dans le Ms. F. l. 14723, le texte finit par le colophon (107^v): Expliciunt quaestiones totius libri phisicorum *de ultima lectura* magistri Johannis buridani. C'est peut-être sur cette indication que se sont appuyés les éditeurs de l'année 1509. Nous sommes en présence d'une rédaction tout à fait différente dans les Mss. Erfurt. Fol. 298 et Haute Garonne 6. Il est vrai que le commencement manque dans le Ms. H. Garonne, mais nous pouvons combler cette lacune en faisant un emprunt au Ms. Erfurt. Nous trouvons ici au début une question initiale concernant tous les écrits d'Aristote sur la nature, et non pas exclusivement la Physique (Philosophia a capite dividitur in principalem et... instrumentalem). D'après le colophon du Ms. Carpentras (Expliciunt quaestiones buridani magri *tertiū operis* super 8 libros phisicorum), on pourrait conclure à la rigueur, qu'y compris l'*ultima lectura* parue comme édition imprimée, nous connaissons au moins quatre rédactions de ce commentaire. Ne voulant pas entrer dans les détails, je me bornerai à noter à titre d'exemple, que la *quaestio* classique ou l'on voit développée la théorie de l'*impetus* (Utrum proiectum post exitum a manu proicientis moveatur ab aere vel a quo moveatur), figure comme question 12 du l. VIII dans l'édition imprimée à Paris et dans le Ms. Carpentras, tandis qu'on la trouve comme q. 5 du l. VII dans le Ms. Haute-Garonne.

b) Dans le quatrième volume de son *Système du monde*, Pierre Duhem s'étend longuement sur le Cod. lat. monac. 19551 et en détaille le contenu. Il contiendrait à l'en croire 1°) une traduction nouvelle de la Physique, de la plume d'Henri d'Oyta; 2°) les questions de Buridan sur la Physique, sous la forme de *reportata* d'un de ses élèves; 3°) les *Quaestiones* de Buridan en rapport avec les Météores, avec le *De coelo et mundo* et avec les *Parca na-*

turalia, toujours sous la forme de *reportata*. On trouvera p. 131—134 longuement motivées, les conclusions qui s'appuient sur les prétendues données que contient le manuscrit en question.

La majeure partie des affirmations de Duhem sur le contenu du manuscrit, d'après la communication du Père Bulliot, doit malheureusement être tenue pour fausse. 1°) Au fol. 2^r—31^r on lit en effet le commentaire d'Henri d'Oyta sur la Physique d'Aristote, mais on n'y trouve pas de »*translatio nova*«. Il est vrai que sur le fol. 31^r, le texte finit par le colophon: *Explicit nova translatio physicorum magri de oyta excelentissimi doctoris in theologia... a. LXXXIII pragrae finita — Johannes verniger —*, mais sur le verso du plat antérieur de la couverture, l'auteur de la liste a corrigé les mots *nova translatio*, pour les remplacer par *Commentum*. Pour prouver d'une manière irréfutable que le manuscrit contient réellement l'*expositio*, sur la Physique, il suffit de citer l'initium (fol. 2^r): *Quoniam quidem... Iste est liber physicorum, cuius primus tractatus est prohemialis, et est prima conclusio eius, quod in omni scientia.* 2°) Au fol. 36^r—67^v, on trouve un abrégé du commentaire de Buridan sur la Physique et non un *reportatum* d'un de ses élèves, comme l'a cru Duhem. L'erreur de Duhem s'explique par la circonstance, que le P. Bulliot a faussement déchiffré le colophon du fol. 67 en le lisant: *Expliciunt quaestiones auctoritate physicorum et Reverendi magistri Johannis byridani*, au lieu de lire: »*Expliciunt quaestiones accuratae* etc.«. Des études comparées ultérieures, m'ont amené à conclure que cet abrégé ne s'écarte pas du texte conservé dans le Ms. Crac. Bibl. Jag. 654. 3°) La leçon erronée en rapport avec les deux premiers traités, a été pour Duhem l'occasion de tirer des conclusions prématurées sur tous les traités de Buridan, non seulement sur ceux qu'on trouve dans Clm. 19551, mais aussi sur les traités que contiennent les Clm. 761 et 4376. Or, aux fol. 70^r—105^r du Clm. 19551, on se voit en présence du commentaire sur le *De coelo et mundo*, extrêmement important lorsqu'il s'agit de connaître les idées de Buridan. J'ai découvert un autre exemplaire de cet ouvrage dans le recueil anonyme que contient le Ms. Bruges 477 et j'ai pu constater que le texte était le-même, de sorte que la supposition suivant laquelle les manuscrits de Munich auraient été remaniés, paraît absolument dénuée de fondement. Voici l'initium de l'ouvrage: *Quaeritur primo..., utrum in eodem cor-*

pore sint longitudo, latitudo... 4) Aux fol. 106^r—125^v, on trouve les *quaestiones* de Buridan concernant le *De generatione et corruptione*, *quaestiones* dont le texte est le même que celui conservé dans Ms. Crac. Bibl. Jag. 654, fol. 53^v—80^v. Le recueil est terminé par les *Parva naturalia* aux fol. 126^r—149^r, où nous ne trouvons réellement que des *quaestiones* choisies, et non l'ensemble du texte.

c) Personne n'a encore parlé jusqu'ici du Ms. Bruges 477 qui contient des commentaires anonymes sur la Physique, sur le *De coelo et mundo*, ainsi que sur le *De anima*. Ces commentaires se présentent et sous la forme d'une *expositio*, et sous celle de *quaestiones*:

1. *Physicorum*. Fol. 1^r—60^r. *Expositio*. Initium: Quoniam autem intelligere et scire contingit... In prima parte ostendit istam conclusionem, quae est prima conclusio huius libri... Finis: propter hoc, quod ibi eius influentia est maior. Ibi enim motus est velocior.

2. Fol. 60^v—164^v. *Quaestiones*. Initium: Circa librum physicorum primo quaeritur, utrum scientia naturalis considerat de ente mobili... et arguitur primo, quod non; scientia naturalis non est una scientia.

3. Fol. 164^v—210^v. *Quaestiones, De coelo et mundo*. Initium: Circa librum de coelo et mundo quaeritur, utrum de mundo debet esse scientia distincta...

4. Fol. 210^v—238^v. *Expositio, De coelo et mundo*. Initium: De natura scientiae. Post librum physicorum, qui considerat de rebus...

5. Fol. 238^v—263^v. *Expositio, De anima*. Initium: Bonorum honorabilium. Iste liber... In primo libro ponit prohemium et recitat opiniones...

6. Fol. 264^r—298^v. *Quaestiones, De anima*. Initium: Circa primum... quaeritur, utrum scientia ipsius libri sit de anima et operationibus et passionibus animae et probatur primo, quod scientia istius libri non sit de anima.

Il n'y a d'abord pas l'ombre d'un doute que dans chaque commentaire, les *quaestiones* et l'*expositio* sont du même auteur. L'*expositio* sur la Physique, nous renvoie aux *quaestiones* qui viennent ensuite: De hoc videbitur in quaestionibus (fol. 27), de istis videbitur in quaestionibus (fol. 36^v), de his... in quaestione (51^v) etc. A l'inverse, les *quaestiones* s'en réfèrent à l'*expositio*: Secunda et tertia ratio... solutae sunt circa litteram (fol. 143^r).

L'*expositio* sur le *De coelo et mundo* cite de même les *quaestiones* et celles-ci rappellent ce qui à été dit dans l'*expositio*: Haec indigent tractari in quaestionibus (fol. 214; cfr. 215, 219, 123). Nous rencontrons moins de citations de ce genre dans le commentaire sur le *De anima*, quoiqu'il soit encore possible de les y découvrir: Hoc poterit videri in una quaestione facta in secundo huius (Exp. l. III. tr. ult. c. 4). De là, la conclusion, que l'auteur connu des questions est le même personnage que l'auteur inconnu de l'*expositio* et réciproquement.

Les recherches sur la personnalité de l'auteur de tous ces commentaires, ont donné en partie des résultats satisfaisants. J'ai constaté d'abord qu'Albert de Saxe est l'auteur des *quaestiones* anonymes sur la Physique et que s'il en est ainsi, on peut conclure que c'est également lui qui a écrit l'*expositio* jusqu'ici inconnue. En comparant le texte manuscrit avec l'édition imprimée de 1516, j'ai pu me rendre compte que dans celle-ci le texte du Ms. Bruges est souvent écourté, de sorte qu'elle se présente parfois sous la forme d'une *abbreviatio*. J'ai pu constater ensuite que le texte des questions sur le *De caelo et mundo*, est le même que j'avais déjà reconnu dans le Clm. 19551, pour une oeuvre de Jean Buridan. Ainsi, en indiquant l'auteur des *quaestiones*, nous découvrons encore une fois une *expositio* jusqu'ici inconnue de Buridan, sur le *De coelo et mundo*. J'aurai très prochainement l'occasion de m'occuper de l'auteur du commentaire sur le *De anima*. Je ne serais pas étonné que l'étude du Ms. Bruges puisse amener à attribuer également à Buridan le commentaire sur la Physique; en effet, dans le commentaire sur le *De coelo et mundo* que contient ce manuscrit, l'auteur s'en réfère au commentaire sur la Physique en ces termes: Hoc quaesitum fuit in 3^o physicorum, ideo nunc dimitto, fol. 176^r. On reconnaîtrait ainsi au Ms. Bruges une composition homogène et Albert de Saxe se présenterait sous l'aspect d'un compilateur encore plus assidu qu'on ne l'avait montré jusqu'à présent (Birkenmajer, Heidingsfelder); je me garde cependant de tirer cette conclusion, car elle n'est pas suffisamment étayée par l'étude des manuscrits. Je considère par conséquent le commentaire comme une oeuvre d'Albert de Saxe qui a emprunté d'ailleurs de nombreuses idées à son maître, et je mets en rapport avec les commentaires de Buridan sur la Physique, épars

dans d'autres manuscrits, la citation qu'on trouve dans le *De coelo et mundo*.

7. Les successeurs de Buridan. Avant de terminer cet examen critique des manuscrits, je veux relater certains détails, capables de combler en partie les lacunes, qu'offrent les études, consacrées à l'activité des élèves et des successeurs de Buridan.

a) Il n'est en général pas question dans l'histoire de la philosophie de la personne de Dominique de Clavasio, fort connu cependant parmi les mathématiciens et les médecins. Dans le Cod. Vat. lat. 2185, fol. 1^r—20^r, on voit conservé son commentaire sur le *De coelo et mundo* (Circa librum... quaeritur, utrum tota scientia naturalis versetur circa corpora), tandis qu'on trouve dans le Ms. Erfurt quarto 299, le commentaire de cet auteur sur le *De sphaera*. Le premier de ces deux commentaires a cependant beaucoup plus d'importance, car on y voit développer la théorie de l'*impetus* et on y trouve des réflexions sur le mouvement de la terre. La note que nous lisons au fol. 40^v du Cod. Vat. lat. 2185, nous apprend que de Clavasio a composé également un commentaire sur les Météores: item habeo scriptum, in quo sunt quaestiones D. Clavisio super 2 libris Metheororum.

b) Nicolas d'Oresme. Dans l'étude bien connue, intitulée *Un précurseur français de Copernic: Nicole Oresme* (*Revue générale des Sciences* a. XX, n° 21, p. 866—873), et dans son *Système du monde*, vol. IV, p. 159—160, Duhem ne parle que des oeuvres françaises de Nicolas d'Oresme, c'est-à-dire du *Traité du Ciel et du monde* et du *Traité de la sphère*; cependant ses oeuvres latines ont certainement eu une répercussion profonde dans le monde scientifique de cette époque. Le commentaire d'Oresme sur le *De sphaera*, est conservé dans le Cod. Vat. lat. 2185, fol. 71—77, tandis que, comme me l'a signalé le Dr. Birkenmajer, le traité sur le *De coelo et mundo* se trouve dans le Ms. Erfurt quarto 299.

c) Comme continuateurs de l'école des terministes français nous voyons les manuels d'histoire de philosophie nommer Henri de Hassia (Hainbuch, Langenstein), quoique cette opinion ne soit jamais appuyée par des preuves. S'il s'agit de physique nouvelle, nous trouvons effectivement les idées fondamentales de cette science dans deux ouvrages d'Henri de Hassia, c'est-à-dire dans le *De reductione effectuum* (Bibl. Nat. Par. F. l. 2831, fol. 103^r—115^v, F. l. 16401, fol. 92^r—106^r, 14580, 205^r—213^r: dans les deux der-

niers manuscrits, cet ouvrage est anonyme) et dans le *De habitudine causarum* dans F. l. 16401, 68^r—91^r. On attribue à Henri d'Oyta le commentaire sur la Physique, ainsi que le *De substantia orbis* dans le Cod. Erfurt Fol. 297. Jean de Waes, de Wasia, premier doyen de la Faculté de théologie de Cologne, expose des idées nouvelles sur la Physique dans un commentaire sur le *De sphaera* dans le Ms. Erfurt quarto 298, où il se déclare partisan d'Albert de Saxe. A Erfurt même, le *magister de Stodis* propageait la connaissance de la physique nouvelle (Ms. Erfurt quarto 318).

II. L'Augustinisme.

1. Bonsembiante Badoario. Dans son ouvrage sur Pierre de Candia, le Cardinal Ehrle nous a rappelé cet augustin qui avait fait partie du cercle des amis de Pétrarque, à l'époque où celui-ci était chanoine de la cathédrale de Padoue. Ehrle connaît deux manuscrits (Cm. 26771 et Cod. Vat. lat. 981) qui contiennent les *Principia* de Bonsembiante, dont il ne cite aucun passage relatif aux questions doctrinales, car il s'agissait pour lui exclusivement de caractériser la forme de la dispute, telle qu'on l'y trouve. Quant à moi je m'intéresse principalement à la question de savoir, si dans les oeuvres de Bonsembiante on trouve des pensées qui le relient aux courants d'idées qui font l'objet de mes études. On s'aperçoit que comme d'autres augustins dont j'ai parlé, comme Hugolin d'Orvieto et Jean de Bâle, Bonsembiante a subi l'influence combinée de Saint Augustin et d'Henri de Gand, en faisant sienne la théorie d'une lumière théologique spéciale, qui joue le rôle d'un chaînon intermédiaire entre le *lumen intellectus* et le *lumen gloriae*. Les philosophes de l'antiquité avaient abouti, il est vrai, à l'existence de Dieu, mais ils lui refusaient une puissance illimitée et le pouvoir de créer quoi que ce soit de rien (A nullo philosopho simpliciter infideli divinitatis essentia fuit nota aut est cognoscibilis in solo lumine naturali... Ratione arguitur sic: Philosophi infideles putaverunt Deum esse virtutem finitam intensive non potentem aliquid de novo producere vel de non esse ad esse, quod Deo repugnat... Ex hac conclusione infero, quod licet philosophi a posteriori demonstrare potuerint hanc propositionem »Deus vel primus motor est«, de re tamen illa, quae est Deus et primus motor, nullam penitus habu-

erunt cognitionem... Sequitur, quod ad investigandum Deum quid est Deus... in philosophis carentibus fide fuit lumen aliquod superius lumine intellectus agentis et inferius lumine gloriae. Princip. I, Cod. Vat. lat. 981, fol. 91^v).

III. Le Scepticisme.

1. Walter de Burleigh. Je ne parle pas ici de Walter de Burleigh comme si je le prenais pour un sceptique, mais pour la raison que dans ses oeuvres, on chercherait peut-être vainement une seule idée fondamentale qui ne l'oppose au parti des novateurs, aux *de novo philosophantibus*, aux *incipientibus philosophare*. Le *Vetus ars*, le *De puritate artis logicae*, le *De universalibus* et le commentaire sur la Physique, repoussent continuellement des attaques dirigées contre des oeuvres plus anciennes du *magister* Walter, ou s'évertuent à démontrer combien peu fondées sont les opinions de la nouvelle école. Si vraiment le commentaire consacré aux six premiers livres de la Physique, à été composé à Paris (la dédicace s'adresse aux *magistri* de l'Université de Paris; v. aussi le colophon du Ms. B. Florent. Naz. 1361, A. 1: *Finitur expositio super toto libro physicorum secundum magistrum Gualterum de Burleo parisius compilata*), nous pourrions y apercevoir la preuve que non seulement à Oxford, mais aussi sur les bords de la Seine, Burleigh combattait les terministes nominalistes. Dans le petit traité de Buridan *De punctis*, on trouve des passages, où il semblerait prendre position contre les idées de Walter de Burleigh et il est également possible de saisir l'écho de ces controverses, dans les traités polémiques que contient le Ms. Prag. 1536 (VIII, E. 11). Déjà dans l'initium du *De punctis*, nous voyons prendre à partie l'idée proclamée par Burleigh (*Doctor unus venerabilis obiavit quibusdam dictis meis de puncto multum subtiliter, amore cuius et inquisitionis veritatis gratia conferendo secum propono quaestionem, utrum punctum sit aliqua res indivisibilis addita lineae vel corpori. Et probo primo de puncto continuante, quod non.* *De punctis*, Bibl. Nat. Par. F. I. 2381, fol. 123^r).

Burleigh déclare dans la *Vetus ars*, qu'il existe dans la logique deux différences principales entre ses opinions à lui et le courant d'idées représenté par les *moderni*; il affirme en effet que l'universel est dans les choses, tandis que ceux-ci prétendent qu'il

existe exclusivement comme concept dans l'intellect; il pense que dans les jugements, nous unissons et séparons des choses tandis que suivant ses adversaires, nous n'unissons ou séparons que des mots et des concepts (*Apparent duo contraria dictis modernorum. Primum est, quod universalia de genere substantiae sunt extra animam... Secundum contrarium modernis est, quod propositio componitur ex rebus extra animam. Vetus ars. Venet. 1585, fol. c — 4^r*).

Burleigh a non seulement consacré de nombreuses réflexions aux universaux dans la *Vetus ars*, dans le *De puritate artis logicae* et dans le commentaire sur la Physique, mais il s'est encore occupé de ce problème dans un traité à part, intitulé *De universalibus*. Dans le commentaire sur la Physique, il oppose son point de vue à celui de Saint Thomas, en affirmant que notre intellect saisit directement et immédiatement les êtres individuels, sans avoir recours à la réflexion sur les données sensibles. C'est pourquoi la fonction de l'intellect ne consiste pas à écarter l'élément matériel et individuel des données sensibles, vu qu'il saisit précisément en premier lieu l'individu et forme les concepts généraux, à l'aide de ces images. Si dans cette partie de sa doctrine, Burleigh est en opposition avec les idées de Saint Thomas, par d'autres parties de son enseignement nous le voyons entrer en conflit avec le nominalisme du XIV^e siècle, qui gagnait de plus en plus de terrain. (*Dico, quod intellectus intelligit singulare primo et directe et universale indirecte et quasi per modum lineae reflexae... necessitas ponendi intellectum agentem est non ad removendum condiciones individuales..., sed tota necessitas ponendi intellectum agentem est, quia intentiones existentes in potentia alias virtute imaginativa solae non sufficiunt ad movendum intellectum possibilem. Burleigh, Physicorum l. I, Venet. 1491, fol. b — 1^r*).

Les partisans d'Ockham ne considéraient l'universel que comme un concept qui peut servir d'attribut à de nombreux sujets. Burleigh répond à cette affirmation que les universaux tels que le genre et l'espèce, correspondent à quelque chose de réel dans les choses. Le Stagirite ne comprenait pas autrement ce problème, puisque pour lui l'universel était quelque chose *in multis* et qu'il ne l'énonçait pas seulement comme attribut *de multis*. L'universel existant et se répétant dans les êtres individuels, est même

la seule raison d'attribuer le même concept comme prédicat à plusieurs choses (Universale enim seu terminus communis habet duas condiciones secundum philosophum, quia est in multis et dicitur de multis. *De puritate* etc., B. Laurenz, S. Croce Pl. XII, sin. Cod. 2 fol. 168^v. Alio modo dicitur aliquid praedicative et illud est, quod est unum in multis et sic dicitur de multis. Anal. Poster. B. Jag. 2229, fol. 122^v. V. dans le commentaire sur la Physique, Prolog., les cinq preuves de l'existence des universaux comme entités extramentales).

Le problème de la substitution, *suppositio* se rattache à la question des universaux. Dans son commentaire sur les Sentences, Ockham a pris à partie Walter de Burleigh, parce que dans une de ses oeuvres plus anciennes, il avait exprimé l'opinion qu'en vertu de la *suppositio simplex*, le terme se substitue à l'universel dans les choses ainsi qu'à tous les êtres individuels en rapport avec celui-ci (Falsa est opinio, quae dicit, quod suppositio simplex est, quando terminus supponit pro suo significato. Ockham, Sent. I, D. IV, q. 1, Lugd. 1495, fol. p. 3^r). Burleigh répond à l'objection dans son petit traité *De puritate* etc., où il dit expressément que cette opinion plus ancienne, a suscité l'opposition des novateurs (1. Plurimas divisiones suppositionis in iuventute mea meminim scripsisse... 2. Aliqui tamen reprehendunt illud dictum scil. quod suppositio simplex est, quando terminus supponit pro suo significato... Dicunt, quod... suppositio simplex est quando terminus supponit pro intentione... unde dicunt isti, quod in ista »homo est species« ille terminus »homo« habet suppositionem simplicem et non supponit pro suo significato. *De puritate* etc. B. Nat. Par. F. I. 16130, fol. 80^r, Fl. Laurent. S. Croce Fl. XII, sin. Cod. 2, fol. 168^r). Dans le traité *De universalibus*, il attaque aussi bien la conception psychologique des universaux proposée par Ockham, que la conception logique, particulière à Pierre d'Auriol (Marciana, LVI, LXXI, Ma, fol. 204^r—209^v). Burleigh s'écarte également d'Ockham dans la façon de concevoir les catégories d'Aristote. Dans le commentaire sur la *Vetus ars*, Burleigh fait observer au début qu'il existe deux interprétations des Catégories: l'une de Simplicius et de Boëce, l'autre d'Avicenne et d'Averroès; d'après la première interprétation, Aristote s'est proposé de passer en revue dans cette oeuvre, les mots, *voces*, dont le sens est le plus général, tandis que d'après la dernière, le Stagirite s'y est occupé

avant tout des modes d'existence les plus élevés ou des *res*, et n'a traité qu'en second lieu, la question des mots, *voces* (Boetius et Simplitius videntur dicere, quod in hoc libro intentio philosophi est de primis rerum nominationibus et de vocibus significantibus disputare *Vet. ars.* Venet. 1485, fol. c—1^r). Comme dans cette oeuvre Aristote s'occupe constamment des propriétés des choses et non des propriétés des mots, comme il parle de dix catégories, comme enfin tous les mots peuvent être classés dans la catégorie de la qualité, nous pouvons en conclure que le philosophe comprenait les catégories dans le sens réaliste et ne les concevait pas à la façon des nominalistes (In hoc libro non determinatur de proprietatibus vocum sed rerum, ergo etc. Item iste liber est de decem praedicamentis..., sed omnis vox est de genere qualitatis, ergo. *Ibid.* fol. c—1^r).

Etudiant les idées critiques et sceptiques au XIV^e siècle, je ne saurais passer sous silence l'opinion de Burleigh sur la dialectique. Il distingue deux espèces de dialectique, dont l'une, la *dialectica docens* qu'on trouve dans les Topiques, fait partie de la science stricte et définit la nature-même de la démonstration, tandis que l'autre, la *dialectica utens*, se réduit à l'acte de la preuve pour ou contre et tire des conclusions de prémisses considérées comme probables (Dialectica docens est scientia tradita in libro Topicorum Aristotelis et dialectica sic accepta est scientia demonstrativa... Dialectica utens est scientia applicata ad materiam probabilem probans ex probabilibus alicam quaestionem probabilem... habet viam ad probandum utramque partem contradictionis ex probabilibus. *Peri hermeneias*, l. II, tr. I, c. 2, *Cod. Vat. lat.* 2148, fol. 36^r. J'emprunte la citation à ce manuscrit, parce que le texte de l'édition imprimée est écourté *V. Venet.* 1585, fol. 0—6^r).

Au commencement de l'*expositio* du livre VII de la Physique Burleigh fait observer qu'Aristote ne veut aboutir ici qu'à l'idée d'un moteur immobile, en s'appuyant seulement sur le fait du changement et du mouvement, pour ne s'occuper de l'immatérialité du moteur que dans le livre VIII. (In hoc tamen libro non determinatur de aeternitate motus, sed de motu per comparationem ad motorem corporeum ostendendo, quomodo per motum contingit devenire ad motorem immobilem, sed in libro octavo determinatur de motore incorporeo. *Physic.* l. VII. *Venet.* 1491, fol. z—2^r). Le Stagirite part du principe de causalité, exprimé

dans la formule: quidquid movetur ab alio movetur (Praetermittit conclusionem suam dicens, quod omne, quod movetur, necesse est moveri ab aliquo. Ibid. fol. z—2^r).

Il faut déjà considérer comme importante, l'opinion de Burleigh, suivant laquelle, quoique ce principe soit évident en lui-même, il n'en est pas moins difficile de prouver que les différents changements concrets dépendent de causes extérieures (fol. z—2^r). Nous devons cependant attacher plus d'importance à ce que Burleigh dit dans la suite des démonstrations en général, et en particulier des démonstrations d'Aristote dans le livre VII de la Physique, où le philosophe parle de la preuve qui conclut à l'existence d'un moteur immobile. Une démonstration peut ou bien suffire à prouver la vérité d'un jugement (*demonstratio sufficiens*), ou jouer seulement un rôle auxiliaire, consistant soit à écarter certains doutes, soit à renforcer la valeur d'une des prémisses de l'argumentation principale (*demonstratio adiuvans*). Aristote appuie parfois une thèse de plusieurs preuves, quoique chacune en particulier ne soit pas capable de trancher la question à elle seule ou même qu'aucune ne soit isolément décisive; de sorte que c'est l'ensemble et le rapprochement de toutes ces preuves qui représente une démonstration suffisante. En examinant la valeur de la preuve d'Aristote concernant l'existence d'un premier moteur dans le livre VII, Burleigh fait observer qu'il n'a jamais trouvé d'interprétation qui eût réussi à le convaincre de la force probante de cette preuve; il ajoute qu'il se croit incapable lui-même d'en donner une interprétation pareille (Secundum nullam expositionem, quam unquam audivi aut vidi vel intellexi, est illa prima demonstratio huius septimi sufficiens ad probandum primum motorem immotum. Physic. 1, VII, fol. z—5^r). Il déclare donc que l'argumentation d'Aristote dans le livre VII de la Physique, où il prouve l'existence d'un moteur immobile en s'appuyant sur le principe de causalité formulé comme ci-dessus, ne saurait être considérée comme suffisante (fol. z—6^r). La preuve d'Aristote ne pourrait passer pour satisfaisante, même si l'on faisait appel au principe suivant lequel la série de chaînons conditionnés et conditionnants, ainsi que la chaîne des mobiles et des moteurs, ne sauraient s'étendre à l'infini. Une preuve ainsi conçue pourrait suffire à certaines personnes, mais serait incapable de satisfaire tout le monde. Quoique Burleigh n'ait certainement

pas été sceptique, il est cependant possible de retrouver même chez lui dans ce passage, la trace du courant d'idées, qui au XIV^e siècle, sapait lentement les autorités reconnues jusqu'alors (Quidam dicunt et forte probabiliter, quod per illam conclusionem sc. omne quod movetur, movetur ab alio cum conclusione probanda in capite sequenti videl. quod in moventibus et motis non est procedere in infinitum, potest demonstrari demonstratione ad hominem, quod est devenire ad primum motorem immobilem, quoniam multi sunt contenti illa propositione videl. omne quod movetur, movetur ab alio et in moventibus et motis non est procedere in infinitum, ergo est aliquis motor omnino immobilis et quantum ad tales est haec demonstratio sufficiens, quamvis non sit demonstratio sufficiens simpliciter. *Physic.* 1, VIII, Venet. 1491, fol. 2—6^r, 181^r). Mais notre but est ici seulement d'exposer les idées du *magister* Burleigh, contre lesquelles s'exerce continuellement la polémique d'Ockham sur le terrain d'Oxford.

2. Robert Holkot partage absolument les idées d'Ockham sur la science et sur la *suppositio*, c'est à dire sur les différentes façons de substituer les mots aux choses. La science est un acte psychique d'assentiment, *assensus*, par lequel on approuve le contenu d'un jugement. Les termes sont les parties du jugement, qui assument la fonction de substitution. Lorsque le terme se substitue à des êtres réels et individuels, nous parlons de *suppositio personalis*, tandis que s'il remplace un concept, nous appelons une substitution de ce genre *suppositio simplex* (Conceptus... possunt supponere vel pro se et sic vocatur suppositio simplex, vel pro suis significatis et sic vocatur suppositio personalis. *Sent.* II, q. 6, Lugd. 1497, fol. c—7^r). Par cette façon de concevoir la *suppositio simplex*, Holkot se range parmi les partisans d'Ockham et nie en général l'existence des universaux dans les choses. Il interprète également les catégories d'Aristote dans un sens nominaliste, car il les considère comme des mots et des concepts et non comme les modes d'être les plus élevés (Omnia praedicamenta sunt in genere qualitatis loquendo de praedicamentis quae sunt conceptus vel voces. *Ibid.*). Comme Ockham, Holkot n'en est pas moins réaliste, parce qu'il admet que grâce à la *suppositio personalis*, le mot se substitue à la chose extramentale. Le scepticisme d'Holkot est plus profond que celui d'Ockham, car il porte l'empreinte du fidéisme. L'influence exercée par Holkot sur les

bords de la Seine, était bien plus forte qu'on ne pourrait le supposer. Sans parler du fait que plus d'une des thèses condamnées de Jean de Mircourt, s'est développée sur le terrain de la doctrine du *magister* dominican, je me borne à observer que tout en condamnant les idées d'Holkot sur l'acte de foi, Hugolin d'Orvieto était fortement imbu de la tendance traditionaliste de cet auteur. Pour s'en convaincre, il suffit de comparer ce que j'ai dit d'Hugolin dans «Les courants critiques etc.», avec les idées d'Holkot, telles que je les expose dans ce chapitre.

Un jugement qui n'a pour ou contre lui aucune preuve dans la stricte acception du terme, s'appelle chez Holkot *problema neutrum* (Propositio «mundus fuit ab aeterno» non potest demonstrative probari nec improbari et ideo est problema neutrum. Sent. II, q. 2, a. 5, Lugd. 1497, fol. b-1^r). Il range, dans cette catégorie de problèmes, également une série de thèses du domaine de la métaphysique.

Les idées sceptiques d'Holkot sur la métaphysique et la théodicée, se sont manifestées avec le plus d'éclat dans une des thèses de ses *Quodlibeta*, intitulée: La théologie est-elle une science? Se rendant compte du radicalisme de ses opinions, Holkot déclare à deux reprises qu'il ne veut imposer aucune de ses idées comme une vérité et qu'il les soumet humblement aux catholiques pour être jugées et corrigées (Infero alicas conclusiones, nihil tamen asserendo sed humiliter quicquid dixero, cuiuslibet catholici correctioni subdendo. Quodlib. I. Ms. Pembroke College (Cambridge) 236, fol. 195^r). Seuls les jugements strictement analytiques, dont le prédicat est entièrement inclu dans le sujet, peuvent prétendre à une certitude évidente. Un jugement affirmant l'existence de Dieu n'est pas analytique, aussi tous les jugements empruntés à la théodicée où l'on énonce d'une façon positive certaines perfections de Dieu, ne peuvent-ils être considérés comme évidents. En effet, dès qu'on reconnaît un attribut à Dieu, on admet d'avance son existence; or, un jugement existentiel porté sur Dieu, n'est nullement évident par lui-même (Septima conclusio est ista: Nulla propositio theologica affirmativa, cuius praedicatum non verificatur nisi de existente, est scibilis de deo evidentiter a viatore ita, quod nulla talis propositio »deus est infinitae virtutis«, »deus est prima causa«, »deus est bonus«, »deus est intellectus« et sic de aliis, est evidentiter scita. Hanc probo. Quaelibet propositio ta-

lis includit istam »deus est«... Sed haec non potest esse evidens. Quodlib. I. Ms. Brit. Mus. Royal, 10, CVI, fol. 143^r, Pembroke fol. 195^r). On voit ici l'élément traditionaliste faire déjà son apparition dans l'enseignement d'Holkot, qui tâche de prouver que ce n'est pas par le raisonnement qu'on aboutit à l'idée de Dieu, mais qu'on y arrive grâce aux notions inculquées par l'entourage (Conceptum Dei nullus acquirit naturaliter sed tantum per doctrinam, igitur. fol. 195^r). Il déclare dans la suite que même tous les jugements négatifs de la théodicée ne sont pas évidents par eux-mêmes, de sorte qu'en définitive, on ne saurait considérer la théologie naturelle comme une science (Octava conclusio posset esse, quod: nulla propositio negativa formata de deo est scibilis evidenter ab homine... Decima conclusio patet ex his omnibus, quod nulla theologia, quam viator potest naturaliter acquirere, est scientia. Royal, fol. 143^r, Pembroke, fol. 195^r).

Il ne résulte nullement de ce qui précède que les raisonnements des théologiens soient en général vains et inutiles: bien au contraire, grâce à ce genre de travaux, la foi élargit son domaine et gagne en profondeur et en clarté quoique le théologien n'atteigne jamais par là une science particulière, différente de l'acte de foi des âmes simples (Nego consequentiam istam: theologus non acquirit sibi scientiam de theologicis, igitur frustra studet. Studet enim ad concipiendum in particulari, quae simplex nec credit nec concipit nisi in universali. Non tamen dico, quod alicam scientiam acquirit theologus, quam non acquirit fidelis, sed tantum fidem explicitam. Royal 144^r. Ibid. Pembroke fol. 196^r; la dernière phrase a été empruntée au Ms. Pembroke).

Holkot était lié par les décrets de l'ordre des dominicains, en vertu desquels tous les frères étaient astreints à s'en tenir à la synthèse philosophique et théologique de Saint Thomas d'Aquin. Rien d'étonnant que dans ces conditions, la question de savoir comment il devait concilier son propre scepticisme avec la pensée du maître de l'ordre, n'ait pas manqué de se poser à son esprit. Autant cette question ne saurait nous surprendre, autant ne peut que nous, remplir d'étonnement la réponse qu'il lui donna, en particulier l'affirmation suivant laquelle son scepticisme était censé découler de la doctrine de Saint Thomas. A entendre Holkot, nul autre que le *doctor communis* n'aurait affirmé qu'il n'y a pas de preuves à l'appui des articles de la foi et qu'il n'y a pas

moyen de convaincre celui qui rejette la Révélation (Octavum dubium est, quia hic videntur multa contra doctrinam s. Thomae... Respondeo, quod praedictae conclusiones sunt sequentes ex doctrina sua, nam ipse tenet, quod nullum credibile est mere demonstrabile, unde contra illum, qui nihil concedit eorum, quae divinitus sunt tradita, nullam viam habent theologi ad probandum aliquod creditum, sicut patet per eundem q. prima, art. 8 in fine. Royal fol. 144^r, Pembroke fol. 196^r). Nul autre que Saint Thomas n'aurait déclaré que la foi est comprise dans quelques articles fondamentaux, tout comme les principes naturels reposent sur un principe suprême. Le Docteur Angélique ne se serait pas proposé de donner des preuves convaincantes à l'appui de l'existence de Dieu ou de la Providence; il aurait admis en revanche que de la foi en l'existence de Dieu, procède la foi en ses perfections et que de la foi en la Providence dérive la croyance en l'économie du salut (Unde s. Thomas super secundam q. I, a. 1. dicit, quod sicut omnia principia continentur in primo principio, ita omnes articuli implicite continentur in aliquibus primis credibilibus... Sic in esse divino includuntur omnia, quae creduntur in deo aeternaliter existere. In fide autem providentiae includuntur omnia, quae sperantur a deo et ad hominum salutem dispensantur. Royal 144^r, Pembroke fol. 197^r). Si Saint Thomas parle parfois de preuves (*demonstrationes*) de l'existence de Dieu, il veut simplement dire par là que du côté de la chose elle-même, de la vérité en soi, la preuve serait possible, mais que quant à nous, nous ne savons pas la donner (Quod autem dicit, quod deum esse demonstrabile, verum est in se, quia est propositio necessaria et taliter demonstrabilis et nata fieri evidens per discursum sillogisticum, tamen a nobis viatoribus demonstrari non potest. fol. 197^r). Une théologie scientifique serait possible suivant Saint Thomas, si l'on pouvait considérer les vérités théologiques en elles-mêmes, mais nous ne sommes capables par rapport à celles-ci que d'un acte de foi, et non d'une connaissance scientifique (Quando autem dicit, quod theologia est scientia, vult dicere, quod veritates theologicae sunt in se scibiles, hoc est ita verae, quod de eis potest esse scientia et tamen, quod ita sint verae, nos credimus tantum. fol. 197^r).

Holkot se livre à une critique très sévère des preuves de l'existence de Dieu, telles que les ont données Aristote ou d'autres

philosophes. Les philosophes n'ont en général pas su trouver une seule preuve stricte de l'existence de Dieu ou d'une autre substance immatérielle; au fait, ils n'ont traité dans leurs écrits que de différentes notions relatives à Dieu, qui leur sont parvenues par une tradition, qui remonte à la révélation primitive (Ad quintum dubium potest dici generaliter, quod non habemus ab aliquo philosopho demonstrative probatum, quod aliquis angelus est neque de deo neque de aliquo incorporeo, sed quicquid ipsi de talibus in libris scripserunt, vel acceperunt per legislatores vel ab aliis, qui eos praecesserunt, in quibus relinquebatur quoddam vestigium umbrosum cognitionis dei a primis parentibus. fol. 196^r). Jamais peut-être le traditionalisme ne s'est manifesté plus ouvertement au moyen âge que dans ce passage, tiré des oeuvres du bachelier dominicain. Il critique ensuite l'argumentation d'Aristote en faveur de l'existence de Dieu et tâche de démontrer qu'il part de prémisses en partie fausses, en partie empruntées à la foi ou seulement suffisantes pour établir une preuve dialectique (*persuasio*), mais incapables de nous faire atteindre une science stricte (Persuasiones adduxerunt..., quales potuerunt, multas falsas, paucas veras. Unde habita fide vel opinione, quod angeli erant..., nescivit Aristoteles videre... officium, de quo servirent, nisi forte movere corpora coelestia fol. 196^r. Propositiones, quas Aristoteles ponit in VIII Physicorum... non demonstrant... Cum super aeternitate motus et mundi fundetur sua persuasio VIII Physicorum, planum est, quod fundatur super falso. Ibid.). Dans le but de dénigrer la religion chrétienne, le mosaïsme, voire même l'islam, ce *ribaud* d'Averroès (»ribaldus«) s'est ingénié à découvrir toutes les faiblesses des preuves avancées en faveur des vérités qui relèvent surtout du domaine de la foi (Ideo Ribaldus ille pessimus, Commentator Averroes, omnium legum contemptor, qui legem Christianorum, Iudaeorum et Saracaenorum contempsit II. Metaph....; iste enim omnem legem contempsit in prologo, quem scripsit super tertium libr. Physicorum. Royal 144^r, Pembroke 197^r).

Nous retrouvons les mêmes idées dans le commentaire sur Lombard (I. I, q. 4), dans lequel Holkot se demande, s'il est possible en général de prouver la vérité de la thèse, qu'il faut aimer Dieu au-dessus de tout. Il répond à cette question par une négation et dit qu'un jugement qui contient des concepts appartenant au domaine de la foi, ne saurait ni prétendre à l'évidence,

ni passer pour être appuyé d'argument évidents. En attendant, quand on parle de l'amour de Dieu, on affirme par là même que Dieu existe, qu'il est la bonté et la perfection infinies, de sorte qu'on énonce ainsi des affirmations qui relèvent entièrement de la foi et sont étrangères à la science (Prima — conclusio — est...: non potest naturali ratione probari: deus est diligendus super omnia... Probatum...: non potest demonstrari, quod ita sit in re, sicut denotatur per istam »deus est super omnia diligendus«. Consequentia patet, quia sequitur formaliter. deus est super omnia diligendus, ergo deus est. Cum ergo consequentia sit formalis, non potest demonstrari antecedens naturali ratione. Assumptum probatur videl., quod haec non possit demonstrari naturali ratione »deus est«, quia sola fide tenetur. Ad Hebr. XI... Sent. I, q. 14, Lugduni 1497, fol. d—5^r). On pourrait croire que tout ce que les philosophes anciens ont voulu prouver semble clair et évident à la raison; il en est toutefois autrement en réalité, car les philosophes ont reçu l'idée de Dieu par la tradition qui procède elle-même des patriarches et de la Révélation. Lorsque Saint Paul nous dit que les philosophes ont pu conclure à l'existence de Dieu en s'appuyant dans leurs raisonnements sur les créatures, nous devons comprendre ces paroles, sans les séparer d'avec la Révélation. En effet, si nous admettons ce que la Révélation nous apprend sur Dieu, nous pouvons aboutir à différentes conclusions, en étudiant l'univers qui nous entoure. Si par conséquent dans la philosophie antique nous trouvons certaines vérités concernant Dieu, il ne s'ensuit nullement que nous puissions les prouver par le raisonnement (Omne, quod antiqui philosophi probaverunt, potest naturali ratione probari: sed deum esse super omnia diligendum antiqui philosophi probaverunt, ergo... quia secundum Apostolum, Rom. I, gentiles per creaturas visibiles devenerunt ad notitiam dei... Ad ista respondeo..., Quando dicitur, quod omne, quod philosophi probaverunt etc., concedo, sed hoc non est huiusmodi Sent. I, qu. 4, fol. d—5^r, d—b^v).

On retrouve chez Holkot, cette idée qu'on rencontre plus tard aussi chez Hugolin: quand les philosophes prouvaient l'existence de Dieu, ils comprenaient dans l'idée de Dieu, autre chose que les chrétiens; c'est pourquoi ils n'ont à proprement parler, jamais prouvé qu'il existe (Dico tamen, quod nunquam aliquis philosophus probavit ratione naturali hanc mementalem »deus est« de-

monstrata propositione mentali, quae est in mente fidelis catholici, immo nunquam talem conceptum habuit, sicut corespondent isti voci »deus« in mente fidelis. *Sent.* I, q. 4, Lugduni 1497, fol. d—7^v). La question étant ainsi posée le fidéisme d'Holkot a embrassé un domaine tellement vaste, qu'il comprend l'ensemble de la théodicée.

Il importe de bien mettre en relief, d'abord le fait suivant: en interprétant Aristote, Holkot avait moins l'intention de concilier la doctrine du philosophe avec la pensée chrétienne, que celle de la lui opposer. Il reconnaît que selon Ockham, le Stagirite admettait que les Intelligences procèdent de Dieu comme de leur cause efficiente; mais, pour lui, l'opinion d'Aristote eût dû être différente en réalité; car s'il avait pensé qu'elles proviennent de Dieu, il aurait forcément admis l'idée de la création; or on constate chez lui la tendance à la nier (*Utrum deus sit causa effectiva omnium aliorum a se... in ista quaestione... primo videndum est, quid de ista quaestione senserunt philosophi... Ad primam dicit Okam, quod sic... Sed contra istam viam arguo et primo, quod nunquam fuit de intentione Aristot. ponere intelligentias habere causam efficientem... Si posuisset intelligentias productas, posuisset eas creatas, ergo non posuit. Determinatio XI, Lugdun 1497, fol. I—2^v*). On est frappé de voir avec quelle discrétion et avec quelle concision s'exprime Holkot, lorsqu'il aborde la question de savoir si le monde procède réellement de Dieu comme de sa cause efficiente. En cinq lignes, il répond brièvement par l'affirmative, parce qu'il faut s'en tenir au symbole du Concile de Nicée. Il ne fait donc appel qu'à la foi et néglige en général les arguments rationnels (*Dico igitur, quod illud tenendum est, quod scribitur in symbolo niceani concilii scil. quod credendum est deum esse factorem coeli et terrae. Ms. Pembroke C. fol. 208^r, Determinatio XI, Lugdun. 1497, fol. I—3^r*). Il se borne à prouver contre Averroès, que Dieu peut appeler quelque chose à l'être, sans changer lui-même en quoi que ce soit (*Potest voluntas divina per velle aeternum aliquid de novo producere sine quacunque mutatione. Ibid.*).

A la question de savoir, si Dieu a créé le monde par nécessité ou par un acte libre, il répond que Dieu a certainement agi de par sa libre volonté, mais qu'il n'est pas possible de prouver cette thèse. Si l'on voulait produire des arguments en sa faveur,

l'incrédule pourrait toujours y découvrir facilement des lacunes. Ainsi, il pourrait prouver qu'entre Dieu et le monde, le rapport de dépendance est tellement étroit, que si l'on admettait que le monde n'existe pas, il faudrait conclure également que Dieu n'est pas, et à l'inverse (Quartus articulus est videre, an deus causat naturaliter vel libere et hic dico duo: primum est, quod deus agit, quicquid agit, libere, secundum, quod hoc non potest ratione naturali demonstrari, quin infidelis possit ad talem demonstrationem satis faciliter respondere... Secundo ostendo, quod haec veritas sola fide tenetur... Ad istas rationes et consimiles faciliter responderet philosophus, qui principia fidei non haberet. Ad primum diceret, quod deus haberet necessariam habitudinem ad mundum et concederet, quod ad mundum non esse sequitur deum non esse et e contra. Peinbroke C. fol. 208^v). Holkot discute encore très longuement et amplement le problème du libre arbitre, pour finir par l'aveu de sa propre impuissance et pour reconnaître que cette discussion n'a donné aucun résultat positif (Et sic in forma arguendi aequivocatur de voluntate, et ideo discursus non concludit. Sent. I, q. 3, Ludg. 1497, fol. c—8^v).

Les conclusions sceptiques d'Holkot concernant la métaphysique et les tendances sceptiques de cet auteur, sont entre autres, une conséquence de sa façon de concevoir le principe de causalité. Il rappelle la formule d'Ockham, d'après laquelle il faut considérer une chose »a« comme la cause d'une autre chose »b«, si »b« se produit toutes les fois qu'il est précédé de »a« (Dicit hic quidam, quod haec est regula... Illud, ad cuius positionem ponitur... naturaliter aliud..., illud est causa eius. Determinatio III, Ludg. 1497, fol. F—6^r). Le principe n'est toutefois pas évident en lui-même, car personne ne peut garantir que ce qu'on considère comme effet, n'est pas une partie de ce qu'on appelle la cause et ne procède pas directement de Dieu (Sed ista regula... non est evidens..., quia nulla res est, ad cuius positionem sequitur poni, quod non est pars ipsius nec deus. Ibid. fol. F—6^r). Le principe en question ne nous autorise qu'à déclarer que telle chose est probablement la cause de telle autre (Nulla est regula ad probandum certitudinaliter unam rem esse causam effectivam alterius, sed tenetur probabiliter, quod »a« est causa »b«). L'influence d'Holkot sur Nicolas d'Autrecourt est indéniable.

Dans le commentaire sur les Sentences et dans les *Quodlibeta*,

il suit l'exemple d'Ockham et oppose la logique de la foi à la logique de la science, sans affirmer toutefois que pour exposer le mystère de la Sainte Trinité, on admet comme vrais deux jugements contradictoires. Il en appelle en effet à l'opinion d'Averroès qui s'efforce de prouver en commentant la pensée d'Aristote qu'en dehors des principes logiques en vigueur dans la science en général, les différentes branches du savoir s'appuient sur des principes particuliers, suivant le sujet qu'elles traitent. On ne saurait donc s'étonner de voir Holkot appliquer à la foi une logique spéciale (*logica singularis*), qui dépend de distinctions fondées à leur tour sur son objet propre (comp. p. ex. le passage suivant: In argumentis de Xpo oportet habere logicam singularem, quia ibi de eodem supposito oportet concedi contradictoria cum specificatione diversarum naturarum. Sent. I, q. 5, Lugd. 1497, fol. c—5).

3. Gottschalk. Quand on veut vérifier d'un coup d'oeil si un bachelier *in theologia* traîtit des influences sceptiques dans son cours sur P. Lombard, il suffit d'examiner la deuxième distinction du livre I, où il est question de la possibilité de connaître l'unicité de Dieu. C'est d'habitude à ce propos qu'on voyait surgir les premiers doutes. Gottschalk fait à son tour une série de remarques empreintes de scepticisme, en parlant de ce passage. Il n'existe, à l'en croire, aucune thèse théologique susceptible de preuve stricte, car celui qui voudrait en démontrer la vérité, devrait avoir acquis auparavant une science tellement évidente de Dieu, qu'il pourrait en prouver l'existence d'une façon irréfutable. Il serait inutile de prouver longuement la réalité d'un rapport aussi étroit entre n'importe quelle thèse théologique et l'idée de l'existence de Dieu, surtout quand on ne perd pas de vue, que toute thèse théologique suppose d'avance Dieu, qu'elle considère comme son objet plus ou moins proche (*Secunda conclusio est ista: nulla propositio theologica, quam format viator, est naturaliter demonstrabilis in via.... quia viator non potest habere tales conceptus evidentes naturaliter de deo, per quos sciat deum esse, igitur non potest naturaliter habere cognitionem talem de deo, virtute cuius probet evidenter aliquas veritates tales. Consequentia est nota, quia tales propositiones implicant subiectum esse. I Sent. q. 3, Ms. Crac. Bibl. Jag. 1499, fol. 17^r*). Sans doute, on considère Dieu comme un être absolument parfait, mais il n'est pas facile d'in-

diquer la voie que doit suivre le raisonnement pour aboutir à une conclusion nécessaire concernant son existence. C'est le principe de causalité qui semble nous conduire dans la voie la plus sûre, toutefois, même s'il était possible de prouver qu'il existe une cause de toutes choses, il n'en résulterait encore pas qu'elle fût plus parfaite que tous les autres êtres dans leur ensemble. Il n'y a enfin rien à espérer de la connaissance intuitive car nul homme sur terre ne connaît directement Dieu, et n'est capable d'arriver par l'intuition à la notion d'un être absolument parfait dont il ne saurait du reste prouver l'existence (*Intelligendo enim nomine Dei ens nobilius omnibus infinitis simul sumptis... non probatur nec cognoscitur nec naturaliter per evidentiam assentitur tale ens esse in universo, quia hoc maxime esset per viam causalitatis eo, quod esset causa prima respectu omnium, sed hoc non probat, quod esset nobilius omnibus simul sumptis... Secundo sic: ista cognitio, virtute cuius talia probarentur aut esset visio dei aut alia cognitio causata per propriam speciem dei talem, qualis nata est acquiri mediante visione rei... De facto communis viator non plus videt deum nec plus habet propriam eius speciem quam infidelis. Ibid. fol. 17^r*). Ce n'est même pas en niant la possibilité de prouver notre bonheur final, que Gottschalk tire de ces raisonnements la conclusion la plus extrême; il se montre encore plus radical: il affirme en effet que prouver notre béatitude éternelle, ce serait prouver également par là l'éternité des peines; or ces souffrances éternelles répugnent tellement à la raison naturelle, qu'elles semblent impossibles à admettre (*Infero tria corollaria. Primum est, quod nullus viator potest naturaliter demonstrare aliquem articulum fidei... Tertio infero, quod beatitudinem nostram finalem non potest aliquis naturaliter probare..., quia est mere creata et probatur ex alio, quia si posset naturaliter probari, quod iusti praemiabuntur post hanc vitam, eodem modo posset probari naturaliter, quod mali punirentur post hanc vitam. Sed hoc non, quia hoc videtur repugnare rationi naturali..., quod aliquis cruciatur ardoribus in perpetuum. Ibid. fol. 17^r*).

L'opinion de Gottschalk sur la valeur des preuves en faveur de la thèse de l'unicité de Dieu, est surtout caractéristique, parce que à cette occasion, il distingue deux degrés de certitude dans la démonstration. La preuve peut d'abord être tellement stricte, que toutes les objections sont écartées d'emblée. Pourtant, les

preuves aussi solides sont plutôt rares chez Aristote; c'est pourquoi, il donne d'habitude des preuves d'un autre genre et fournit des arguments qui, tout en n'écartant pas tous les doutes, se montrent cependant plus convaincants que la preuve du contraire. Si par conséquent on ne perd pas de vue qu'Adam Woodham et Walter Chatton ont critiqué l'argumentation de Pierre d'Auriol en faveur du monothéisme, on devra reconnaître que comme toutes les autres preuves à l'appui de la thèse en question, ces arguments ne sauraient être rangés que parmi les preuves de la seconde catégorie et non parmi celles de la première (*Tertia conclusio est ista: licet Deum esse unicum in numero non sit per se notum, est tamen aliquo modo naturaliter probabile... Aliquid probari naturaliter potest dupliciter intelligi: uno modo, quod talis ratio potest convincere adversarium taliter, quod non possit dissentire conclusioni nec apparenter respondere et sic paucas conclusiones probavit philosophus et isto modo nec philosophus nec alii doctores probant naturaliter deum esse —, quia valentissimi doctores scil. Adam supra primum Sententiarum dist. secunda et Chatton super eandem dist. respondet rationibus Petri Aureoli. Alio modo probatur aliquid naturaliter, quia talis ratio evidentius concludit conclusionem... quam quaecumque alia ratio ad oppositum... Infero tria corollaria. Primum est, quod rationes philosophorum volentium deum demonstrare non sunt demonstrationes... Tertio infero...: licet protervo non possit probari evidenter deum esse unum, tamen viro indifferenti magis concludunt rationes probantes unum deum esse quam variae solutiones, quas ad illas possit dari. Ibid. fol. 17^r).*

Le scepticisme de Gottschalk se fait encore jour au commencement du livre II. On ne saurait douter qu'en dehors de Dieu lui-même, toutes choses n'aient été appelées à l'être en vertu d'un acte créateur, mais on se tromperait en croyant qu'il est possible de prouver clairement cette thèse. On ne saurait prouver en effet que toutes choses procèdent de Dieu, sans penser qu'elles pourraient être sorties du néant; or cette pensée dépasse les limites de la raison naturelle. Il n'est donc pas étonnant qu'aucun philosophe païen n'ait réussi à démontrer clairement que toutes choses procèdent de Dieu comme de leur cause efficiente. Quant à Aristote et à Averroès, ils ont vraiment enseigné que certaines choses existent de toute éternité. Suivant ces philosophes, la ma-

tière première n'a jamais eu de commencement dans le temps, car pour commencer à être, elle aurait dû soit procéder d'une autre matière, soit exister avant elle-même; aucun des corps célestes n'a pu être formé dans le temps, car tous ils sont simples et ne contiennent pas de composants; enfin, les substances immatérielles n'ont jamais commencé à exister, car elles aussi sont simples et ne sont pas composée d'éléments constitutifs. Dans leurs raisonnements, le Stagirite et Averroès s'appuient sur deux principes fondamentaux: 1) tout devenir procède de quelque chose; 2^o) les mouvements des sphères se produisent de toute éternité (Sit prima conclusio ista: licet omnia, quae non sunt deus, sunt facta de novo per creationem, hoc tamen non potest probari evidenti ratione. Probatur:... ponens omnia alia a deo esse facta de novo, necessario habet concedere alicui fieri ex nihilo, sed hoc simpliciter intellectus humanus non potest capere in puris naturalibus existens... Infero tria corollaria... Primum est, quod philosophi puri gentiles nunquam probaverunt deum esse principium effectivum aliorum evidenter... Tertio infero, quod ex hoc praecise non invenitur posse probari naturaliter deum esse factorem omnium, sed quia oppositum huius non potest concipi per pura naturalia, patet ex tertia probatione... Secunda conclusio ista: de intentione Philosophi et eius Commentatoris fuit, quod non omnia entia alia a deo sunt de novo facta...; ista probatur ex duobus fundamentis...; quorum primum est, quod omne, quod fit, fit ex alicui... secundum fundamentum ipsorum est: motum coeli nunquam incepisse... Ex quo infero, quod de opinione ipsorum fuit, materiam primam nunquam fuisse factam... secundo infero, ut ipsi opinati sunt, corpora coelestia non esse facta... tertio infero, quod dicti philosophi opinati sunt substantias abstractas non esse productas de novo... II. Sent., q. 1, Ms. Bibl. Jag. 1499, fol. 53^v).

Gottschalk s'occupe également de l'âme et de ses rapports avec le corps. Il ne doute pas un instant qu'elle ne soit immatérielle et n'informe, par toute son essence, le corps et pourtant on peut avoir des doutes sur la valeur des preuves qu'on cite en faveur de la thèse d'après laquelle l'âme est la forme du corps. Il est vrai que dans son ouvrage *De anima* et dans le petit traité *De origine animae*, Albert le Grand a fourni une série de preuves à l'appui de cette opinion, mais Gottschalk ne veut pas se prononcer sur leur valeur. Il semble cependant résulter de ce qu'il

dit dans la suite, qu'en ce qui concerne l'âme, il partageait l'opinion des probabilistes (Istis praemissis sit ista conclusio: quamvis anima intellectiva est substantia spiritualis et incorporea, est tamen forma substantialis corporis humani unita... Utrum autem ista veritas potest demonstrari, de hoc est dubium. Albertus tamen Magnus in libro *De anima* et in quodam tractatu parvo, qui intitulatur *De origine animae*, nititur demonstrare eam a posteriori quam a priori. Utrum sit vel non sit, non curo pro praesenti. II. *Sent.* D. XVI et XVII, q. unica. Bibl. Jag. 1491, fol. 69^r. Tertia conclusio... sit ista, quod non solum fide tenemus immo efficaci ratione, cum probabile est animam intellectivam esse formam substantialem hominis. Ibid. fol. 70^r). Quoiqu'on admette l'existence d'une seule âme dans l'homme, il ne pense pas qu'on puisse se passer de l'hypothèse de la pluralité des formes substantielles, car autrement, on ne serait guère en état de prouver l'identité du corps du Christ avant et après que l'âme s'en est séparée. Gottschalk pense sans doute à la *forma corporeitatis* (Secunda conclusio sit ista: licet in homine non sint plures animae, in ipso tamen sunt plures formae substantiales distinctae... Secundam partem conclusionis probo... sic: quia idem fuit corpus Christi vivum et mortuum, igitur fuit in illo alia forma praeter animam intellectivam. Ibid. fol. 69^v). En parlant des rapports entre l'âme et ses facultés, Gottschalk prend ouvertement position contre les idées de Saint Thomas; il cite entre autres le fait, que beaucoup d'éminents professeurs de Paris continuent à défendre la thèse de l'identité de l'âme et de l'ensemble de ses facultés (Primus modus istorum duorum non potest apprime verus esse, quia hoc sc. quod intellectus sit accidens animae forsitan satisfaceret articulo..., sed secundus vel tertius modus mihi veri-similior apparet. Unde adhuc tenetur Parisius a multis reputatis et tenentibus idemptitatem realem potentiae animae cum essentia eius. I. *Sent.* q. 21, B. Jag. fol. 50^v).

4. Richard Bilingham et Pierre Guichart. Comme je n'ai pas réussi à découvrir l'auteur du Cod. Vat. lat. 986, je me bornerai à parler de son opinion sur la possibilité d'une preuve à l'appui de la thèse de l'unicité de Dieu. Je traite ce sujet d'autant plus volontiers, que l'auteur anonyme reproduit à ce propos certaines pensées de Bilingham et de Pierre Guichart, dont le radicalisme rappelle les idées de Nicolas d'Autrecourt et de Jean

de Mirecourt. L'auteur du Cod. Vat. fait lui-même preuve de scepticisme, lorsque p. ex. il déclare qu'il n'y a pas d'argument capable de prouver d'une manière irréfutable que toutes choses procèdent de la volonté libre de Dieu (*Prima conclusio, quod Deus extra se nullum effectum necessario agit. Cod. Vat. lat. 986, fol. 64^v. Secunda conclusio, quod quidquid Deus agit extra se, contingenter agit et haec dependet a prima; tertia, quod seclusa auctoritate fidei, cui fidelis non valet contradicere, rationes non cogunt. Ibid. fol. 65^r*). Il se montre malgré tout plutôt modéré, quand il étudie la possibilité d'une preuve à l'appui du monothéisme. Il est vrai qu'à ses yeux, cette thèse n'est pas évidente en elle-même, et ne découle pas de prémisses évidentes; elle a cependant en sa faveur des arguments suffisamment solides, certainement plus convaincants que ceux sur lesquels s'appuie la thèse opposée. L'auteur emprunte ces arguments à Duns Scot et à Swineshead pour leur reconnaître la valeur d'une démonstration dialectique (*Licet hoc non sit per se notum, nec necessario ex per se notis deductum, tamen hoc sufficienter potest concludi. Ibid. fol. 20^r. Pono rationem, propter quam teneo, quod ex notitia, quam habemus de Deo, sufficienter possumus concludere in entibus esse unum simpliciter infinitum, quia illud potest sufficienter sic concludi, quod per rationes probabiles potest convinci et per rationes magis apparentes, quam sint earum solutiones... Probatur minor primo de unitate per rationes Scoti, quas recitat Rosete. Ibid. fol. 21^r*). L'auteur soutient contre Bilingham la possibilité d'une preuve dialectique à l'appui de la thèse monothéiste. Celui-ci a en effet présenté ses idées sous la forme de trois thèses: 1) On chercherait vainement la raison philosophique d'affirmer le monothéisme, car Dieu est une substance ou un accident; s'il est un accident, il est moins parfait que la substance, d'autre part, s'il est une substance, nous ne connaissons rien de lui, comme nous ne savons rien des substances en général. 2) Nous ne pouvons connaître clairement la différence entre l'accident et la substance. 3) Toutes les thèses philosophiques s'appuient en définitive sur la foi et exclusivement sur elle (*Ex ista conclusione sic probata infero corollaria aliqua contra Bilingham ponentem tres conclusiones, quod non est praecise philosophantium dicere, quod sit dare unum primum infinitum et dicit, quod homo pollens ingenio, vigenis in naturalibus, nulli sectae astrictus non habet hoc*

concedere, quia tunc vel sciret, quod illud esset substantia vel accidens. Non primum, quia de nulla substantia habemus aliquem conceptum et sic(?) possemus scire evidenter, quando in sacramento esset substantia et quando non; nec accidens, quia omne accidens perfectius est quam substantia. Secundo, quod non est nobis naturaliter evidens, quod substantiae ab accidentibus differunt. Tertio, omnes propositiones philosophicae fundantur super fidem et super alicam credita. Ibid. fol. 21^r). Je dois encore ajouter que dans son commentaire sur le *De anima*, Nicolas d'Oresme traite également Bilingham de révolutionnaire dans le domaine de la pensée. Comme pour connaître la substance par des syllogismes compliqués nous partons des accidents sous lesquels elle se cache, son existence-même relève du domaine de la probabilité (Unde secundum opinionem Bilingham... substantia est quodammodo cooperta et involuta accidentibus et ideo intellectus primo intelligit accidentia et tunc per discursum iudicat substantiam esse et substantia non sentitur ymo solum accidentia, sub quibus latet abscondita, nec plus sentitur substantia secundum istum quam motor coeli. Et ideo dicunt, quod non est simpliciter evidens alicam substantiam esse immo solum probabile. *De anima*. l. I, q. 4. Ms. Bruges 514, fol. 74^v).

Pierre de Guichart a subi l'influence de Bilingham. Il prétendait que comme nous ne connaissons pas le degré de perfection des êtres qui nous entourent, nous ignorons également si l'un ou l'autre n'est peut-être pas Dieu et si nous ne sommes pas Dieu nous-mêmes. Après des phrases aussi risquées, nous ne saurions nous étonner de voir Guichart affirmer qu'on pourrait parler de trois Dieux, si l'on ne tenait pas compte des gens simples (Ad secundum dicit P. de Guichart, quod nisi esset propter simplices, posset concedi, quod sunt tres dii. Sed contra: dicere, quod sunt tres dii, est haereticum et non est haereticum propter simplices, sed quia opponitur articulis fidei. I, *Sent.*, D. II, q. 1, Cod. Vat. lat. 968, fol. 21^r). Concedit P. de Guichart et accipit a Bilingham, quod philosophice loquendo posset esse aliquid Deus, qui non est Deus et aliud maius quam Deus et multa talia, quae non credo esse vera, ymo dico, quod implicat... Dicit P., quod de creatura nescimus, quantae sit perfectionis et per consequens nescimus, si sit perfectionis infinitae, sicut exemplificat de adamas, antequam visum fuit per experientiam, quod attraheret ferrum.

Nesciebatur hoc forte, si aliquid applicaretur, probaretur eius virtus et similiter de quacumque alia re. Et ex hoc infert, quod nescimus ymo habemus rationabiliter dubitare de quacumque re, utrum sibi debemus cultum latria, ymo dubitat de se, utrum sit Deus. Sed ista sunt falsa et periculosa. Ibid. 21^r). Il semble que le dérèglement de la pensée n'ait jamais dépassé au XIV^e siècle, les limites qu'il a atteintes chez Pierre de Guichart.

IV. La physique nouvelle.

IV. Duhem a eu le très grand mérite d'avoir montré comment la théorie de l'*impetus*, répandue autrefois par le néo-platonicien Jean Philopon, a pénétré au moyen âge dans les pays d'Occident, pour s'y maintenir jusqu'à la Renaissance, grâce aux oeuvres d'Ockham, de Buridan et d'Albert de Saxe. Jansen a prouvé ensuite qu'environ un demi-siècle avant Ockham, on rencontre la même théorie chez Pierre Olivi. On était étonné malgré tout de voir la théorie de l'*impetus* faire subitement son apparition chez Ockham et chez ses partisans, comme si les réalistes avaient voulu s'en tenir à distance. Nous apprenons cependant qu'elle était également répandue dans les milieux réalistes sur les bords de la Seine, avant qu'Ockham l'eût rappelée à Oxford.

1. François de Marchia a commenté les Sentences en 1320. Le quatrième livre du commentaire sur Lombard ne contient d'habitude rien de très intéressant pour l'historien de la philosophie, et pourtant c'est précisément dans la première *quaestio* de ce livre, sous le titre trompeur »Utrum in sacramentis est aliqua virtus supernaturalis... eis formaliter inhaerens« que François de Marchia a consacré deux articles entiers à la théorie de l'*impetus*. Au lieu d'*impulsus* et d'*impetus*, il dit, il est vrai, *virtus motiva*, mais ses idées, au fond, ne diffèrent pas de celles qu'on retrouve chez les représentants classiques de cette théorie au XIV^e siècle. Pour l'histoire des conceptions physiques, trois points doctrinaux du commentaire de François de Marchia présentent une grande importance: 1^o) la manière de prouver que le mouvement du mobile lancé est maintenu non par le milieu ou l'air, mais par l'impulsion communiquée au mobile par la main qui l'a lancé; 2^o) l'idée que le milieu contribue cependant dans une certaine mesure à maintenir le mobile en mouvement; 3^o) l'application aux sphères célestes du principe d'inertie encore insuffisamment for-

mulé. Dans son argumentation, il se réfère au principe d'économie de la pensée pour établir que celui qui veut le prendre pour règle, doit chercher la raison de la continuation du mouvement dans le mobile lui-même et non dans le milieu ambiant (*Melius tamen videtur, quod huiusmodi virtus sit in corpore quam in medio, quicquid de hoc dixerit Philosophus et Commentator: verum, quia frustra fit per plura, quod potest fieri per pauca; nunc autem nulla apparet necessitas ponere aliquid aliud a corpore moto cum virtute in eo recepta a principali movente esse causam effectivam motus, ergo nec medium. Sent. IV, q. 1, Ms. Bibl. Nat. Par. F. l. 15852, fol. 168^r*). Plus important est le fait que pour François de Marchia, la valeur d'une théorie est en raison du degré de facilité avec laquelle elle traduit les phénomènes observés (*Tum secundo, quia hoc ponendo melius et facilius servantur omnia apparentia... quam tenendo virtutem huiusmodi esse medium... Ibid. fol. 168^r*). Or, la théorie de l'impulsion donnée au mobile est la seule qui puisse expliquer pourquoi le mouvement du mobile peut être absolument indépendant de l'air; pourquoi un corps pesant se meut avec plus de force qu'un léger brin de paille et pénètre profondément dans un gros tronc d'arbre; pourquoi enfin le mouvement de l'air dépend plutôt du mouvement du mobile que le mouvement du mobile ne dépend de celui de l'air (*Salvatur, quod ipse lapis movetur aliquo modo per se, non per accidens ad motum aeris. Lapis primo movetur a manu proicientis ipsum per aer... Lapis vel quodcumque aliud corpus proiectum ut iaculum dividit medium, quod pertransit... Sed nullum istorum quinque salvari convenienter potest ponendo huiusmodi virtutem in medio. Ibid. fol. 168^r. Perfectius enim movens movet et proicit lapidem debiti ponderis et longius et etiam facilius quam palea vel quodcumque aliud minus leve. Igitur, si palea propter sui levitatem non est mobile proportionatum virtuti motivae nec aer ipse. Ibid. fol. 167^r. Iaculus profunditur in quercu et ita movetur, quod non potest aer ingredi antecedenter. Ibid. fol. 167^r*). Il est clair que les penseurs de ce temps durent avoir de la peine à s'émanciper de l'interprétation du mouvement admise jusqu'alors, puisque, tout en acceptant la nouvelle théorie, François de Marchia croyait tout de même que l'air ambiant exerce une certaine influence sur le mouvement. Cette attitude ne constitue nullement une exception, car même plus tard, cer-

tains terministes attribuaient à l'air un rôle auxiliaire dans le mouvement mécanique (Marsilius d'Inghen).

Duhem revient à plusieurs reprises sur l'importance de l'idée de Buridan, selon laquelle au commencement du monde, Dieu a pu donner une certaine impulsion aux sphères célestes, de sorte qu'elles ont continué à se mouvoir sans interruption en vertu du principe d'inertie. Or, François de Marchia a exprimé avant Buridan la même idée, en lui donnant d'ailleurs une forme plus compliquée. Il pense en effet que les Intelligences peuvent avoir été la cause du mouvement des sphères célestes, en leur imprimant une force de propulsion, en vertu de laquelle ces sphères se meuvent indéfiniment (*Ex quo sequitur, quod Intelligentia cessante movetur coelum, quod adhuc moveretur sive revolveretur ad tempus per huiusmodi virtutem..., sicut patet de rota figuli, quae revolvitur ad tempus cessante primo movente. Ibid. fol. 168^r*). Ainsi chez François de Marchia, nous trouvons également l'idée que la même mécanique régit les mouvements des corps célestes et des corps terrestres. Je dois encore ajouter que d'après François de Marchia, la propulsion considérée comme qualité distincte ou forme accidentelle, est autre chose que le mouvement lui-même et que sur ce point notre philosophe se rapproche de Buridan et s'écarte d'Ockham (*Si quaeratur, qualis sit huiusmodi virtus, potest dici, quod non est forma simpliciter permanens nec simpliciter fluens sed quasi media. Ibid. fol. 167^r. Videtur posse concedi, quod coelum motum ab angelo recipit alicam virtutem sive formam aliam... a motu locali. Ibid. fol. 168^r*).

2. W. Burleigh. Dans ses écrits sur la logique, comme dans son commentaire sur la Physique, Burleigh ne cesse de prendre à partie Ockham, pour réfuter les conséquences du principe d'économie (*non sunt ponenda plura*), auquel celui-ci attribuait une importance exagérée. En vertu de ce principe, Ockham avait rejeté en effet les relations réelles en métaphysique, comme il avait supprimé la différence réelle entre la qualité et la substance dans la physique; il ramenait aussi le mouvement et le temps à des termes connotatifs (*termini connotativi*) et s'opposait enfin aux idées jusque là admises sur le lieu extérieur. Ockham ne s'était pas contenté d'un commentaire sur la Physique et d'un autre sur P. Lombard, pour exposer ses idées nouvelles en rapport avec la physique; il avait composé un traité spécial où il

étudiait d'une façon détaillée l'espace, le mouvement et le temps: c'est le *De successivis* (l'abbé Baudry l'a signalé dans le Ms. Bibl. Nat. Par. F. l. 16130; il est également conservé dans les Mss. Bruges 500, fol. 123^v - 134^r et dans Erfurt. O. 76, fol. 157^r - 174^r). Dans son commentaire sur la Physique, Burleigh réfute toutes ces idées d'Ockham concernant le lieu (Physic. I. Venet. 1491. fol. b — 3, l. IV. fol. 1 — 8^v), le changement et le temps (Physic. III fol. h — 1^r). Mais il tombe lui-même dans l'exagération, en voulant réaliser les concepts du point, de la ligne et de la surface (Physic. I, fol. b — 3^v). C'est surtout contre Burleigh, semble-t-il, que Buridan a dirigé son petit traité intitulé *De punctis*.

Burleigh ne pouvait s'accomoder non plus des idées nouvelles sur la cause du mouvement mécanique. Il se rendait compte de la relativité du mouvement perçu, lorsqu'il disait qu'un corps nous paraît en mouvement, soit parce qu'il se meut réellement soit parce que nous mêmes nous avons changé de position dans l'espace. Tout partisan qu'il se déclare de la théorie de l'immobilité de la terre, il ne reconnaît pas moins que ceux qui admettaient la possibilité de la rotation de la terre autour de son axe, expliquaient parfaitement eux aussi l'alternance du jour et de la nuit. Il serait impossible de rendre compte des phénomènes astronomiques, dans le cas seulement où l'on nierait aussi bien le mouvement de la terre que celui des étoiles. La conception du mouvement telle que l'entendait Burleigh, n'était donc pas tellement étroite; néanmoins nous ne devons pas perdre de vue qu'il l'avait empruntée au commentaire de Saint Thomas sur le *De coelo et mundo*: 1) Saint Thomas, *De coelo et mundo*, l. II, lect. XI, ed. Leon., p. 162: Quod enim motus appareat, causatur vel ex motu visibilis vel ex motu videntis. Et ideo quidam ponentes stellas et totum coelum quiescere, posuerunt terram, in qua nos habitamus, moveri ab occidente in orientem. 2) Burleigh, *De coelo et mundo*, l. II, lect. 43. Cod. Vat. lat. 2151, fol. 201^r: Motus apparens vel est propter motum videntis vel visibilis... Sciendum, quod propter hoc, quod aliqui crediderunt astrum et coelum quiescere, dixerunt terram circulariter moveri). Dans le commentaire sur le *De coelo et mundo*, comme dans celui sur la Physique, Burleigh se révèle conservateur rejetant la théorie de l'*impetus* et expliquant le mouvement du mobile dans l'espace

par l'action de l'air ambiant (Motus proiectorum causatur ex hoc, quod proiciens movet aerem... et partes motae ducunt proiectum. *De coelo et mundo*, l. II, lect. 35, Cod. Vat. lat. 2151 fol. 197r). Dans le commentaire sur la Physique, Burleigh prend nettement position contre les partisans de la théorie de *l'impetus* et tâche de prouver que l'air mis en mouvement par celui qui a lancé le mobile, explique d'une façon satisfaisante le mouvement de translation de celui-ci (Quidam tamen dicunt, quod a primo proiciente causatur in proiecto aliqua virtus, quae movet proiectum... Non est verum, quia aer habet virtutem continuandi motum. *Physic.* l. VII., tr. II. Papiæ 1498, fol. s -- 5r).

3. J. Buridan et Albert de Saxe. Depuis Duhem, on a souvent rapporté un dire d'Albert de Saxe, suivant lequel un de ses maîtres aurait prétendu qu'il n'est pas possible de montrer par des arguments stricts la fausseté de la théorie qui affirme la rotation de la terre autour de son axe. Essayons d'identifier la personne de ce maître.

Albert de Saxe s'occupe du problème relatif au mouvement de la terre dans le livre II du *De coelo et mundo*, où il lui consacre entièrement la *quaestio* XIII (utrum motus coeli ab oriente ad occidentem sit regularis), ainsi que la *quaestio* XXVI (utrum terra in medio coeli seu in medio mundi semper quiescat vel semper moveatur). Il rappelle dans la première que certains astronomes de l'antiquité expliquaient l'alternance du jour et de la nuit en admettant que la terre tourne autour de son axe. Il croit cependant que cette théorie entraînerait une série de conséquences logiques, incompatibles avec la réalité. En effet, si la terre tournait réellement de l'occident à l'orient, les corps lancés et les animaux auraient de bien plus grands obstacles à vaincre pour se mouvoir à l'est que pour avancer dans le sens opposé; les hommes et les animaux auraient trop chaud par suite du frottement de l'atmosphère, et un corps lancé verticalement en l'air, ne retomberait pas au même endroit, parce que entre temps, la terre aurait tourné d'un certain angle. Si ces objections sont des arguments plutôt éloquents contre l'hypothèse en question, elle est encore plus fortement ébranlée par le fait qu'elle n'explique pas tous les changements de la position des planètes. Dans la *quaestio* XXVI, Albert de Saxe énumère les arguments qu'on cite d'habitude à l'appui de la rotation de la terre (Et possunt adduci

aliquae rationes... Prima persuasio etc. V. plus bas p. 147, le texte de ces arguments comparé avec celui Buridan), mais il ajoute qu'aucun ne résiste à la critique et qu'on chercherait en vain une réponse satisfaisante aux objections dont il parle dans la *quaestio* XIII, en particulier à l'objection que la théorie nouvelle est incapable d'expliquer tous les changements se produisant dans la position des planètes. Il s'étonne par conséquent qu'un de ses maîtres ait pu croire qu'il n'y avait pas d'argumentes solides pour la combattre. Ce *magister* a montré l'insuffisance de l'argumentation en faveur du mouvement de la dernière sphère céleste et la faiblesse des preuves contre la thèse de la rotation de la terre autour de son axe; toutefois, il n'a ni cité, ni réfuté l'objection principale contre la rotation de la terre, car il n'avait pas remarqué que cette théorie ne rendait pas compte des oppositions et des conjonctions des planètes (Circa tamen istam quaestionem vel conclusionem est advertendum, quod unus e magistris meis videtur velle, quod non sit demonstrabile, quin possit salvari terram moveri et coelum quiescere. Sed apparet mihi, sua reverentia salva, quod immo, et hoc per talem rationem: nam nullo modo per motum terrae et quietem coeli possumus salvare oppositiones et conjunctiones planetarum nec eclipses solis et lunae. Verum est, quod istam rationem non posuit nec solvit, licet plures alias persuasiones, quibus persuadetur terram quiescere et coelum moveri, ponat et solvat. *De coelo et mundo*, l. II. q. XXV., Venet. 1497, fol. g — 5^r). Quel était donc le maître, qui avant Albert a exprimé des opinions pareilles sur le problème dont nous nous occupons? Jetons d'abord un coup d'œil sur le commentaire de Buridan sur le *De coelo et mundo*, que contiennent le Ms. Bruges 477 et le Cod. lat. monac. 19551.

Buridan rappelle dans ce commentaire que la thèse de la rotation de la terre autour de son axe a plus d'une fois passé pour vraisemblable, parce qu'elle rendait parfaitement compte de l'alternance du jour et de la nuit. Il est vrai qu'à première vue le témoignage des sens contredit cette théorie, mais celui-ci repose sur une illusion qui dans la vie quotidienne, se produit dans de nombreux cas accessibles au contrôle des sens. Si par exemple pendant une traversée en bateau, nous nous trouvons dans une certaine disposition d'esprit et si nous regardons un autre bateau immobile en face du nôtre, il nous semble que nous restons en

place et que le bateau d'en face est en mouvement. Une illusion analogie pourrait expliquer le phénomène que la terre nous semble immobile et que le soleil se meut de l'orient à l'occident. La nouvelle hypothèse admet de plus que les planètes et les sphères qui leur correspondent, se meuvent pendant des espaces de temps différents, suivant la longueur des distances parcourues. Si les choses se passaient réellement comme l'admet l'hypothèse, le monde considéré comme phénomène nous paraîtrait tel que nous le voyons à présent; en d'autres termes, la théorie du mouvement de la terre ne contredirait en rien les phénomènes que nous observons (Utrum ponendo, quod terra moveatur circulariter circa centrum suum et super polos proprios, possent salvari omnia nobis apparentia... Sciendum est ergo, quod multi tenuerunt tamquam probabile, quod non contradicit apparentibus terram moveri circulariter modo praedicto et ipsam quolibet die naturali perficere unam circulationem de occidente ad orientem revertendo iterum ad occidentem scil. si aliqua pars terrae signaretur, quia tunc oportet ponere, quod spera stellata quiescit, et tunc per talem motum terrae fierent nobis nox et dies ita, quod ille motus terrae esset motus diurnus. Et potestis de hoc accipere exemplum, quia si aliquis movetur in navi et imaginatur se quiescere et videat aliam navem, apparebit sibi, quod illa alia navis moveatur, quia omnino taliter se habebit oculus ad illam aliam navem, si propria navis quiescat et alia moveatur, sicut se haberet, si fieret e contrario. Et ita etiam ponamus, quod spera solis omnino quiescat et terra portando circumgiretur, cum tamen imaginemur nos quiescere, sicut homo existens in navi velociter mota non percipit motum suum nec motum navis, tum certum est, quod ita sol nobis oriretur et postea nobis occideret, sicut modo facit, quando ipse movetur et nos quiescimus. Verum est tamen, quod si illa spera stellata quiescit, oportet omnino concedere, quod sperae planetarum moventur... sicut terra scil. de occidente ad orientem, sed quia terra est minoris circuli, ideo in minori tempore perficit suam circulationem. *De coelo et mundo*, l. III., q. 23, Ms. Bruges 477. fol. 201^r).

Nous sommes ici en présence d'une façon de raisonner, que nous voyons se répéter chez différents penseurs dans le courant de tout le XIV^e siècle. La seule différence que nous observons, c'est que les uns, comme Albert de Saxe, se montrent plus con-

servateurs que leur maître, tandis que d'autres, par exemple Nicolas d'Oresme, sont des partisans plus décidés du progrès.

Après avoir exposé la théorie de la rotation de la terre autour de son axe, en rapport avec la relativité de la perception du mouvement et avec la relativité du mouvement même, Buridan énumère une série de preuves qu'on cite à l'appui de cette hypothèse. Les quatre premières preuves empruntées à la métaphysique, ont pour nous moins d'intérêt que la cinquième, qui s'appuie sur le principe d'économie. Ce qui nous frappe le plus, c'est de découvrir les mêmes preuves dans le commentaire d'Albert de Saxe sur le *De coelo et mundo*, et avec toute l'allure d'un résumé (Buridan: Volentes istam opinionem forte gratia disputationis sustinere ponunt ad eam quasdam persuasiones. Prima est, quia coelum... non indiget terra..., modo rationabilius, quod illud, quod indiget aliquo, moveatur ad aquirendum illud... Secunda persuasio... corpora caelestia valde (sunt) nobiliora et melius se habentia quam terra... Tertia persuasio est, quia nobiliores condiciones debent corporibus caelestibus..., sed nobilior est... quiescere. Quarta persuasio est, quia sic... nos habitaremus ad dexteram coeli et sursum... et hoc videtur valde rationabile. Ultima persuasio est, quia sicut melius est salvare apparentia per pauciora... ita melius est salvare per faciliorem. Modo facilius est movere parvum quam magnum... *De coelo et mundo*, l. III. q. 22, fol. 201^v. 2) Albert de Saxe: Et possunt adduci aliquae persuasiones: 1. Coelum non indiget terra... motus est propter indigentiam... 3. Quies est nobilior conditio... 4. Melius est salvare apparentia per pauciora..., modo, cum facilius sit movere parvum quam magnum... *De coelo et mundo*, l. II. q. 26, Venet. 1497, fol. g — 4^v). Après avoir produit ces arguments, Buridan déclare inopinément que malgré tout, on ne peut guère admettre cette théorie, car une série d'objections s'y oppose: 1) elle est en contradiction avec Aristote; 2) nous voyons nettement les étoiles se mouvoir de l'orient à l'occident; 3) nous ne sentons pas la résistance de l'air que nous devrions sentir, si la terre tournait autour de son axe; 4) nous ne sentons pas monter la température, phénomène qui devrait se produire par suite du frottement contre l'atmosphère; 5) un corps lancé verticalement en l'air tombe à l'endroit d'où il a été projeté. Ce qui nous intéresse le plus pour le moment, c'est que tout en se prononçant, sincèrement ou non contre la

théorie nouvelle, Buridan réfute toutes les objections destinées à la combattre: c'est seulement après avoir répondu à la dernière, qu'il déclare que cette réponse n'est pas tout à fait satisfaisante (Sed tamen ista opinio non est tenenda, primo, quia est contra auctoritatem Aristotelis et omnium astrologorum, sed illi respondent, quod auctoritas non demonstrat et sufficit astrologis ponere modum, per quem solventur apparentiae... Alii arguunt..., quia ad sensum stellae apparent nobis moveri de oriente ad occidentes... Alia apparentia... sentiremus notabiliter aerem nobis resistentem... Alia apparentia... calefieremus moti... Ultima apparentia... ante casum sagittae pars terrae, a qua emittebatur sagitta, esset elongata per unam lentam. Sed... illi volunt respondere... quia aer motus cum terra sic portat sagittam... Sed ista evasio non sufficit. *De caelo et mundo*, l. III. q. 22, fol. 202^r). Si nous ne perdons pas de vue que d'après Albert de Saxe, un de ses professeurs (unus e magistris meis) prétendait qu'on ne pouvait faire d'objections irréfutables à la théorie de la rotation de la terre; si nous nous rappelons que ce professeur réfutait différentes objections et n'a passé sous silence que les différentes oppositions et conjonctions des planètes ainsi que les éclipses, — nous devons reconnaître, que toutes ces circonstances s'accordent parfaitement avec ce que nous venons de dire de Buridan.

On répète volontiers avec Duhem qu'Albert de Saxe a attiré le premier l'attention sur les processus d'érosion qui se produisent sur le globe, de sorte que la terre se meut continuellement sous l'influence de ces agents, pour se maintenir au centre de l'univers. Cette idée n'est cependant pas une pensée originale d'Albert de Saxe (*Physic.* l. II, q. 6. Par. 1516, fol. 13^r); nous la trouvons en effet avant lui sous une forme plus étendue chez son maître Buridan, dans le commentaire sur le *De longitudine et brevitate vitae*, ainsi que dans le *De caelo et mundo* (Videmus, quod fluvii ex superficie terrae discopertae et ex montibus fluunt continue in mare: ideo est, quod a sole nunquam mare est consumptum et isti fluvii portant secum multum de terra..., ideo oportet, quod tota terra simul moveatur ad hoc, quod semper medium gravitatis sit in medio mundi. *De l. et br. vitae*, Par. 1516, fol. 50. Cfr. *De caelo et mundo*. l. III. q. 23). Parmi les élèves de Buridan, il n'y en eut pas un seul, semble-t-il qui n'ait répété cette opinion sur le mouvement du globe, quoique certains d'en-

tre eux se fussent refusés à admettre sa théorie sur la rotation de la terre.

Il faudrait encore dire quelques mots des devanciers de Buridan, en ce qui concerne l'interprétation de l'idée de *l'impetus*. Les rapports entre Buridan et ses précurseurs sont plus clairs dans la rédaction que nous trouvons dans les Ms. H. Garonne 6 et Erfurt. F. 298, que dans l'édition imprimée du commentaire sur la Physique, dans laquelle a puisé Duhem. En effet, dans ces manuscrits, Buridan mentionne expressément deux courants d'idées dont l'un identifiait *l'impetus* avec le mouvement-même, tandis que l'autre le considérait comme une qualité permanente (Aliqui ponunt, quod illa res non est aliud quam ipse-met motus... Et dicunt alii probabiliter, quod vis illa est quaedam qualitas permanentis naturae. Physic. l. VII, q. 3, Ms. H. Garonne fol. 121^r). On ne saurait douter que le premier courant ne fût représenté par Ockham; en ce qui concerne le second, Buridan pensait sans doute à François de Marchia, quoique à proprement parler, celui-ci eût considéré *l'impetus* comme quelque chose d'intermédiaire entre la *qualitas permanens* et la *qualitas fluens* (Si quaeratur, qualis sit huiusmodi virtus, potest dici, quod non est forma simpliciter fluens sed quasi media. F. de Marchia, Sent. 1. IV, q. 1. Ms. Par. Nat. F. l. 15852, fol. 167^v).

J'ai déjà dit ailleurs que la différence qui séparait sur *l'impetus*, les idées d'Ockham de l'opinion de Buridan dépendait de la façon différente dont l'un et l'autre concevaient le mouvement. (Cfr. mes *Courants critiques...*, p. 48).

3. Dominique de Clavasio, médecin et mathématicien qui vivait à Paris au milieu du XIV^e siècle, a suivi Buridan dans sa conception de *l'impetus*, quoiqu'il eût partagé les idées d'Albert de Saxe sur la rotation de la terre autour de son axe. Dans son commentaire sur le *De caelo et mundo*, c'est la *quaestio XIV* du livre II (Utrum motus naturalis sit velocior in fine quam in principio. Cod. Vat. lat. 2185, fol. 17^r) et la *quaestio XXV* du même livre (Utrum terra semper quiescat. Ibid. 19^v), auxquelles il faut attacher le plus d'importance. L'accélération du mouvement des corps qui tombent ne saurait être mise en doute, et seules sont en conflit les différentes théories destinées à expliquer ce phénomène. Il faut considérer comme vraie la théorie de *l'impetus*, qui explique l'accélération du mouvement, en supposant qu'en

dehors de la pesanteur, l'*impetus* communique aux corps qui tombent un mouvement de plus en plus rapide. (Alia est opinio, quae ponit, quod quando aliquid movet lapidem per violentiam, cum hoc, quod imponit sibi virtutem actualem, imponit sibi quendam impetum. Modo eadem gravitas non solum dat mobili motum eundem actualiter sed etiam dat sibi virtutem motivam et impetum et quantum illa virtus est fortior, tanto est maior impetus et ideo esset maior velocitas cum impetu. Ibid. 17^r). Comme pour Buridan, l'*impetus* entre pour Clavasio dans la catégorie de la qualité. (Quid autem sit ipse impetus —, forte est qualitas et hoc oportet poni, quia aliter non potest esse motus violentus. Ibid.).

Clavasio fait sienne la théorie de Buridan, d'après laquelle sous l'influence de l'action du soleil et de différents autres facteurs qui érodent l'écorce de la terre, celle-ci ne cesse d'exécuter des mouvements pour maintenir son centre de gravité dans le centre de l'univers. Il a de la peine à admettre la théorie nouvelle de la rotation de la terre autour de son axe, car il pense comme Albert de Saxe: qu'elle est incapable d'expliquer l'opposition et la conjonction des planètes. La façon dont il s'exprime nous permet de supposer qu'il considérait Buridan comme celui qui s'efforçait de prouver alors sur les bords de la Seine, la possibilité de la rotation de la terre autour de son axe. (Alii accipiunt imaginationem de motu terrae, quae non potest improbari de rationibus communibus motuum, quia dicunt, quod caelum quiescit et terra movetur. Sed impossibile est hoc sustineri tantum ad omnes speras planetarum... Sed de ultima spera aliqui dicunt, quod minora corpora possunt in minori tempore complere circulationes suas, quia habent paucum de spatio. Modo et terra, cum sit minor sperarum, complet circulationem suam in una die naturali. Ibid. 19^v).

4. Nicolas d'Oresme. Lorsqu'on compare entre eux les trois commentaires de Nicolas d'Oresme, c'est-à-dire le commentaire latin sur le *De sphaera*, le commentaire latin sur le *De caelo et mundo*, enfin le commentaire français sur le même ouvrage, on s'aperçoit qu'il proclame avec une conviction croissante, la théorie du mouvement rotatoire de la terre autour de son axe. Le commentaire latin sur le *De sphaera*, a été certainement composé avant le commentaire latin sur le *De caelo et mundo*, puisque dans celui-ci, nous trouvons des citations empruntées à celui-là. (Adhuc circa secundum librum habent locum quaestiones de fi-

gura..., sed factae fuerunt super de spera. *De caelo et mundo*, l. II, q. 15. Ms. Erfurt. quarto 299, fol. 40^r). La traduction française du *De caelo et mundo* accompagnée d'un commentaire, a très probablement paru après le commentaire officiel latin, destiné aux écoles. Pour pouvoir se rendre compte du progrès par lequel, d'une attitude hésitante, Oresme a fini par aboutir peu à peu à l'affirmation décidée de la nouvelle hypothèse, il faut examiner tour à tour les trois commentaires déjà mentionnés.

Dans le commentaire sur le *De sphaera*, l'auteur s'engage 1^o) à donner plusieurs *conclusiones*; 2^o) à en déduire des corollaires; 3^o) à indiquer et à écarter certaines difficultés, enfin; 4) à préciser son propre point de vue. (Circa quaestionem istam primo ponam conclusiones, secundo ex his inferam corollaria..., tertio movebo dubia et dissolvam, quarto concludendo ad quaestionem dicam. *De sphaera*, q. 8, Cod. Vat. lat. fol. 74^r). Dans la première partie, il parle de la relativité de la perception du mouvement et de la relativité du mouvement même, pour appuyer sur ces idées la théorie de la rotation de la terre autour de son axe et pour rendre compte de l'alternance du jour et de la nuit. Pour prouver cette théorie, il cite deux arguments, que nous avons déjà rencontrés chez Buridan (1. Frustra fit per plura... 2. Nobiliori orbi debetur nobilior conditio. Ibid. fol. 74^r). La seconde partie parle des mouvements des corps célestes qu'il faut admettre, lorsqu'on s'est placé au point de vue de la rotation diurne de la terre. Dans la troisième, l'auteur esquisse à grands traits les deux théories astronomiques, pour s'occuper ensuite dans les moindres détails des objections qu'on avance pour combattre l'hypothèse de la rotation de la terre. Si nous examinons de plus près ces objections, nous ne tardons pas à nous apercevoir qu'excepté la troisième et la cinquième objection, nous les avons trouvées toutes chez Buridan (1. Vides solem et stellam in oriente et postea in occidente, 2. Aër impediret..., esset ventus sicut, quando homo currit 3. Sagitta... projecta versus occidentem non moverentur, 4. Experientia est de lapide, quia si ita dimittatur, cadens non cadet in loco, qui est sub isto. *De sphaera*, q. 8, fol. 74^r). La réfutation des objections tirées de l'expérience, *experientia*, ne s'écarte pas non plus de celle dont s'est servi Buridan. Vient ensuite une série d'objections *ex ratione*, dont nous connaissons aussi la plus grande partie (1. Sol et luna non fierent quando propinquoires quando re-

motiores, 2. Omne corpus naturaliter quiescit in suo loco, 3. Aut hoc erit naturaliter et hoc non... aut violenter et hoc non, 4. Quae moventur, aliquo moventur, 5. Haec positio esset destructio totius astrologiae. Ibid. fol. 74^v). Oresme écarte également toutes ces difficultés, pour déclarer inopinément dans la quatrième partie, tout comme l'a fait autrefois Buridan, que malgré tout ce n'est pas la terre, mais le ciel qui exécute un mouvement diurne. Nous ne connaissons pas de preuves exactes dans ces questions, aussi faut-il nous contenter de la vraisemblance, voire même ranger le problème dans le domaine de la foi. (Nunc vero quantum ad quartum principale dico, quod rei veri-similiter est, quod terra non sic movetur sed solum caelum. Dico tamen, (quod) quaestio non posset sic aequaliter demonstrari, licet persuaderi (possit), ut patuit ex positione et ideo quaestio est credita. Ibid. 74^v).

La *quaestio* analogue dans le commentaire latin sur le *De caelo et mundo* (l. II, q. 15: *Utrum tota terra semper quiescat*), se distingue par une structure bien plus simple; en effet, après avoir proposé les considérations initiales indispensables pour formuler le problème, et expliqué la relativité des mouvements perçus, Oresme cite immédiatement des arguments *ex ratione* en faveur de la thèse de la rotation diurne de la terre (1. Quod indiget aliquo, potius debet moveri..., modo terra indiget influentia caeli, 2. Videtur, quod nobilius sit quiescere quam moveri..., modo ita est, si ponatur, quod terra moveatur, 3. Omnis motus circularis esset ab occidente, ergo... pars, in qua nos habitamus, esset nobilior, 4. Frustra fit per plura. *De caelo et mundo*, l. II, q. 15, Ms. Erfurt quarto 299, fol. 39^r). Encore une fois, ce sont là des idées que nous connaissons pour les avoir déjà rencontrées chez Buridan. Tout comme chez celui-ci, viennent ensuite des objections, dont les unes *ex experientia*, les autres *ex ratione*. (Experientia: 1. Ad sensum apparent stellae moveri de oriente ad occidentem, 2. Aër deberet sentiri, ac si ventus veniret ab oriente, 3. Domus et arbores deberent calefieri ex tam forti motu, 4. (experientia) est de sagitta tracta versus occidentem, 5. Lapis proiectus recte sursum non deberet cadere in loco, a quo proieciatur. Ex ratione: 1. Tunc astrologia esset falsa et omnes tabulae, 2. Hoc videtur esse contra omnes philosophos et etiam contra theologos; 3. Non videtur, quae esset illa virtus, quae sic posset terram violentare; 4. Omne corpus naturaliter quiescit in suo loco; 5. Omne motum

indiget alico quiescente: 6. Arguitur fortius, a quo esset iste motus. Ibid. 39^r—40^r). Immédiatement après chaque objection, on voit suivre une longue réponse à celle-ci, exactement comme chez Buridan. Après avoir achevé la discussion détaillée de la théorie de la rotation de la terre, Oresme rappelle qu'il est une autre théorie, opposée à la première, à l'appui de laquelle on peut même citer des preuves plus convaincantes, en particulier les arguments 4 (*sagitta*) et 5 (*lapis proiectus*), empruntés à l'expérience, ainsi que l'argument 6 *ex ratione*. (Dico, quod est alia via communior et est Aristotelis, quod terra non sic movetur et fortiores probationes ad hoc sunt sicut illa experientia de sagitta et etiam de proiectis sursum et ratio, quae quaerit, a quo esset iste motus. Ibid. fol. 40^r). L'ancienne théorie de la rotation diurne des cieux autour de la terre, ne s'est probablement trouvée dans le commentaire, qu'en vertu de la force d'inertie et grâce à la tradition. Oresme en parle à peine en passant, quoiqu'il ajoute qu'elle a pour elle des arguments plus convaincants, auxquels il a déjà répondu auparavant. Encore une fois, nous ne pouvons considérer comme simple concours de circonstance, le fait que pour appuyer la thèse du mouvement des cieux autour de la terre, Oresme comme avant lui Buridan, cite surtout le phénomène du corps lancé en l'air qui retombe au même endroit, phénomène, que du reste on se plaisait à citer par amour de la tradition.

La vraie pensée et les tendances de Nicolas d'Oresme se manifestent avec encore plus de clarté dans le commentaire français sur le *De caelo et mundo*, dont on connaît la *quaestio* la plus importante par l'article de Duhem (Rev. gén. des Sciences XX, 21). Dans la première partie de cette *quaestio*, Oresme déclare «que l'on ne pourroit prouver par quelconque expérience que le Ciel soit meü de mouvement journal et la Terre non», et il dit dans la seconde partie «que ce ne pourroit estre prouvé par raison»: enfin dans la troisième, il cite «plusieurs belles persuasions à montrer que la terre est meüe de mouvement journal et le Ciel non». La *quaestio* entière se propose de fournir les preuves de la théorie du mouvement diurne, et quoiqu'on voie encore revenir l'idée que la théorie contraire peut également être étayée par des arguments, cette opinion n'est exprimée que pour dire qu'il faut les ranger dans la catégorie des *persuasiones* et qu'on peut admettre l'hypothèse de la rotation diurne de la terre. (Nonobstant les rai-

sons au contraire, car ce sont persuasions qui ne concluent pas évidemment. Duhem. p. 872). Oresme exprimait sa pensée de plus en plus clairement et s'il ne considérait les preuves à l'appui de son opinion que comme des *persuasiones*, il ne faut pas oublier que dans le *De revolutionibus orbium caelestium*, Copernic n'attribue encore à sa théorie que la note d'une plus grande vraisemblance par rapport à l'hypothèse contraire. (Vides ergo, quod ex his omnibus probabilior sit mobilitas terrae. *De revolutionibus*, l. I, c. VIII. Varsaviae, p. 31).

La méthode que suit Nicolas d'Oresme dans son raisonnement, nous intéresse aujourd'hui à un plus haut degré, que la théorie même qu'il s'efforçait de prouver. Il commençait par la relativité du mouvement en général. Après avoir constaté un changement dans la distance qui sépare deux corps »A« et »B«, il n'est pas possible de déterminer lequel est en mouvement. Oresme rappelle ensuite le phénomène déjà observé par Buridan; quand nous allons en bateau, il nous arrive d'attribuer le mouvement de notre vaisseau à un autre qui se trouve en face. Si l'on admet par conséquent que la terre avec l'atmosphère qui l'entoure, correspond au corps »A«, tandis que tout le reste, y compris toutes les sphères célestes, est représenté par le corps »B«, il serait impossible de décider, tout comme dans le cas précédent, si le changement observé dans la position de la terre par rapport au ciel est attribuable à la rotation de celle-là ou au mouvement de celui-ci. Oresme s'est probablement plu lui-même à raisonner comme il l'avait fait, puisqu'il a répété presque textuellement le même raisonnement dans les trois commentaires mentionnés. (Sit ista prima conclusio, quod si non essent in mundo nisi duo corpora et partes eorum vel contenta in eis, et alterum illorum moveatur, dico, quod per nullam experientiam sive evidentiam posset sciri, utrum illorum duorum movetur... Ex hoc infero, quod »A« et »B« moventur eodem motu et eadem velocitate. *De sphaera* q. 8, fol 74^r Sint »A« et »B«, tunc non percipitur motus, nisi quia percipiuntur aliter invicem se habere... Secundo patet exemplo, quia si homo esset in una navi et non videret nisi unam aliam navem et una moveretur alia quiescente..., nunquam posset percipere istam alternationem et ita de aliis... Secunda suppositio est, quod conformiter in hoc mundo sunt duo corpora totalia scil. totum caelum... et alia elementa saltem terra. Tertio, quod licet certo sit, quod

motus diurnus est, tamen nullo modo potest sciri..., quod istorum duorum moveatur. *De caelo et mundo*, q. 15, Ms. Erfurt quarto 299, fol. 39).

5. Pierre Ceffons. L'influence de Nicolas d'Oresme ne s'est peut-être manifestée chez aucun écrivain du XIV^e siècle avec autant de force et de netteté, que chez Pierre Ceffons, moine cistercien de Clairvaux et auteur d'un commentaire sur P. Lombard. Dans la question 4 du livre II de cet ouvrage, il se demande d'abord, si des opinions aussi généralement admises, que celles que le monde est fini, qu'il est un et que les sphères célestes se meuvent sous l'influence des Intelligences, s'appuient réellement sur des preuves strictes. Il répond par la négative, surtout en ce qui concerne le mouvement des sphères célestes, car il est bien plus aisé de l'expliquer par l'action d'un moteur matériel ou par une force propre et inhérente aux sphères, que par l'intervention des Intelligences (*Octava conclusio: non est naturali ratione convincente omnem protervium sufficienter probatum, quod alicuius intelligentia moveat orbem. Sent. Ms. Troyes fol. 101*). Dans la *questio* suivante du commentaire de Ceffons, nous retrouvons toutes les objections à la thèse du mouvement rotatoire de la terre, qu'Oresme a réunies, pour les réfuter les unes après les autres, ce qui nous montre dans toute sa force l'influence d'Oresme sur le bachelier cistercien. Ce dernier cite les mêmes objections qu'Oresme et les réfute de la même façon. Il ne faut pas considérer comme vraie la théorie qui admet la rotation de la terre, quoique d'autre part la thèse opposée ne soit étayée par aucun argument strict. (*Ponendo, quod ista terra moveatur ab occidente in orientem, salvantur apparentiae de motu diurno et quaecumque ponuntur de motu primi mobilis. Sed contra hoc sunt experientiae...: 1. Videmus stellas... oriri et occidere. Dicimus, quod hoc propter motum nostrum, sicut existens in navi reputat arbores moveri. 2. Contra orientem per aërem impediremur.: 3. Experientia de sagitta tracta versus occidentem. 4. De lapide. 5. Non salvarentur... oppositiones et eclipses. 6. ...grave naturaliter quiescit in loco suo. 7. vel hoc esset a sola natura gravitatis vel ab alio... 8. Hoc esset destruere omnem astrologiam. Dico quod non, immo tabulae et ascendentiae et omnia alia salvarentur. Hoc tetigit secundum dictum priscorum. Dico tamen, quod non est sic, licet oppositum non possit efficaciter probari. Ibid. fol. 102^v*).

6. Henri de Hassia (Hainbuch). Dans un petit traité intitulé *De reductione effectuum*, Henri de Hassia prend à partie l'occultisme médiéval et tâche de prouver qu'on peut expliquer tous les faits d'une façon satisfaisante par les propriétés accessibles aux sens, de sorte qu'il est absolument superflu d'en appeler aux propriétés mystérieuses et occultes des choses. On peut distinguer des propriétés primaires et des propriétés dérivées des choses, surtout lorsqu'il s'agit de qualités. Dans la catégorie des propriétés dérivées, il faut ranger entre autres *l'impetus*, qui est capable de produire les différentes formes du mouvement local (puto igitur species qualitatum activarum sufficere et earum combinationes ad salvandum omnes effectus, propter quos quidam opinati sunt occultas influentias et virtutes in rebus inferioribus et superioribus. *De reductione*, Ms. Bibl. Nat. Par. 2831, fol. 111^r. Consurgunt diversae species motivarum qualitatum, quas vocant impetus motionis, quorum quidam est motionis circulariter ut apparet in mola fabri et quidam rectae. Ibid. fol. 110^r). Comme Nicolas d'Oresme et Pierre d'Ailly, Henri de Hassia attaque l'astrologie de l'époque dans son ouvrage *De habitudine causarum*, où il tâche de prouver qu'aucune force mystérieuse n'émane des étoiles pour agir sur la terre et que tous les mouvements se produisent d'une façon naturelle sous l'influence de *l'impetus*. (Praeter naturam particularem non oportet aliquam qualitatem influentem ab aliqua intelligentia, stella vel constellatione in ipsa hora ibi specialiter infundi. *De habitudine causarum*. F. l. 14604, fol. 70^r. Non videtur saltem esse... quam motus naturalis, qui dependet taliter a qualitate, quam vocant impetus. Ibid. fol. 73^r).

7. Laurent de Lindores (Laurentius Londorius), originaire d'Ecosse, était bien plus jeune qu'Henri de Hassia, car ce n'est qu'en 1393 qu'il devint *magister* à Paris. En 1404, nous le voyons revenir en Ecosse, où il a organisé l'Université de S. Andrews, dont il a été le premier recteur (J. M. Anderson, *Scot. Hist. Review*, April 1911). Il est étonnant que déjà pendant les premières dizaines d'années du XV^e siècle, le commentaire sur la Physique de Laurent de Londorius ait été employé par certains *magistri* de Prague, de Cracovie, d'Erfurt et de Leipzig, qui s'appuyaient sur cet ouvrage pour faire leurs cours à ces universités. Le fait qu'au plus tard en 1406, quelqu'un prononçait (*pronuntiare*) ses *Quaestiones* sur la Physique à l'Université de Prague, est une

preuve combien tôt l'influence de Londorius s'est fait sentir dans les universités de l'Europe centrale. En effet, nous trouvons la note suivante dans le colophon au fol. 97 du Ms. Bibl. Jag. 2095: quaestiones secundi libri Physicorum per rev. magistrum Laurentium de Londorio... Reportatae vero per Joh. Stolle de Glogovia in studio Pragensi a. d. 1406. Ces *Quaestiones* furent commentées à Cracovie au plus tard en 1417, comme nous l'apprenons par le colophon au fol. 121^v du Ms. Crac. 705, dans lequel nous lisons: Expliciunt quaestiones quarti libri physicorum reportatae Cracoviae et sunt finitae... a. d. 1417.

Londorius n'a pas exposé d'idées nouvelles dans ses commentaires, mais il répétait le plus souvent les opinions de Buridan, auxquelles il donnait une forme plus concise. C'est certainement à cette forme que son ouvrage doit d'avoir pénétré dans les nouvelles universités de l'Europe centrale. Seule la théorie de l'*impetus* est capable d'expliquer les phénomènes du mouvement mécanique; quant à l'*impetus*-même, en dépit de l'opinion d'Ockham, il faut le ranger dans la catégorie de la qualité. (Secunda conclusio: proiecta moventur a quadam qualitate, quae vocatur impetus, quam proiciens imprimat in proiectum: patet, quia non videtur, a quo alio moveretur etc. Ponendo istum impetum salvamus omnia. *Physic.* l. VIII, q. 9, Erfurt, Fol. 343, fol. 177^v; Ms. Crac. 705, fol. 181^r). Dans son commentaire sur la Physique, Londorius a encore introduit les modèles géométriques créés par Oresme dans le but de représenter le degré d'intensité de différentes qualités physiques. Londorius a tâché de résumer dans une seule question, les sujets amplement discutés dans des traités spéciaux: *De latitudine formarum* (Secundum auctoritates loquentes de latitudine formarum qualitas imaginatur esse in multiplici subiecto. Unde aliqua imaginatur esse in puncto indivisibili et vocatur qualitas punctualis. Alia imaginatur esse in superficie et vocatur qualitas superficialis. Alia imaginatur esse in corpore et vocatur qualitas corporalis. Il est ensuite question des modèles géométriques servant à illustrer les degrés d'intensité... *Physic.* l. VIII, q. ult., Ms. Crac. 705, fol. 155^v).

Nous apprenons par le Ms. Erfurt. quarto 318, dans lequel le *magister* de Stadis explique dans les détails la théorie de l'*impetus*, que c'est d'après l'ouvrage de Londorius qu'on enseignait la physique nouvelle à Erfurt. Suivant l'exemple de Londorius, de

Stadis se place à un point de vue proche d'un compromis à l'égard des idées différentes d'Aristote, lorsqu'il reconnaît malgré tout que le mouvement de l'air est la *conditio sine qua non* du mouvement du mobile, quoique l'impetus en soit toujours la cause principale. (Alii dicunt, ut Londorius, quod quando philosophus dicit proiectum moveri ab aëre, ly »ab« non inportat causam efficientem proprie dictam sed causam sine qua non. *Physic.* l. VIII, q. 11, Ms. Erfurt, quarto 318, fol. 98^v).

J'ai déjà dit en 1920 (v. *Les courants philosophiques*) qu'à Cracovie Benoît Hesse avait subi surtout l'influence de Londorius; j'ai également fourni la preuve, en m'appuyant sur l'étude des manuscrits, que la théorie de l'*impetus* s'est maintenue dans l'enseignement de l'Université de Cracovie, jusqu'au moment où le nom de Copernic a été porté sur les listes de ses élèves.

Le Flamand Jean de Waes, premier doyen de la faculté de théologie à Cologne, connaissait fort bien les nouvelles théories en rapport avec la physique. Nous en trouvons la preuve dans son traité *De sphaera*, où il est question de la rotation de la terre autour de son axe. Quoique, d'accord avec Albert de Saxe, il trouve que cette théorie est incapable d'expliquer les conjonctions des planètes, sa façon d'argumenter ne mérite pas moins d'attirer l'attention. Forte, quod terra movetur et caelum quiescat, licet tibi videatur, quod caelum movetur, sicuti existenti in navi videtur, quod littoralis moveatur et quod navis quiescat. *De sphaera*, q. 7, Ms. Erfurt, quarto 298, fol. 49^r. Antiqui in hoc male opinabantur, quia, licet multa per motum terrae et quietem possent salvari, sicut ipsi dixerunt, tamen non omnia, quia conjunctiones... et... aliae apparentiae... Ibid. fol. 51^r).

Je rappelle enfin que d'après Duhem, le dominicain espagnol Dominique de Soto développait avec succès la physique nouvelle au XVI^e siècle. Si je m'arrête sur ce fait, c'est pour observer que la physique nouvelle était loin d'être une conséquence logique du courant nominaliste dans la philosophie. N'était-ce pas en effet le réaliste François de Marchia qui dans l'Occident latin a développé le premier la théorie de l'*impetus*? Même si nous passons sous silence les réflexions sur ce sujet qu'on trouve éparpillées dans P. J. Olivi, nous voyons Dominique Soto de l'Ordre des Prêcheurs continuer brillamment cette tradition.

Les rapports plutôt étroits entre la philosophie d'Ockham et

l'atomisme du XIV^e siècle, n'ont en revanche pas attiré l'attention des auteurs. On sait qu'Ockham a adopté la théorie de l'*impetus* et qu'il s'est empressé de lui donner une interprétation conforme au principe d'économie (*non sunt multiplicanda entia*) et à la conception nominaliste du mouvement. Pour lui, l'*impetus* ne diffère pas du mouvement, comme il n'y a pas de différence entre la quantité et la substance. Les nominalistes parisiens de l'école de Buridan, ne partageaient pas cette opinion; aussi distinguaient-ils entre l'*impetus* et le mouvement, comme ils établissaient une distinction entre la *quantité* et la substance. Ils se sont aperçus en effet, qu'en adoptant cette interprétation, le *Venerabilis Inceptor* s'était placé sur un plan incliné, qui devait faire aboutir fatalement ses partisans à l'atomisme. Nicolas d'Autrecourt avait en effet ressuscité franchement et ouvertement l'atomisme à Paris et Jean de Mirecourt y pensait également, lorsqu'il affirmait qu'il faudrait peut-être admettre des *modi se habendi* à la place des accidents. (*Alia opinio posset esse et forte, si liceret eam ponere, multum probabilis, quae poneret, quod actio nihil est: nec motus, nec intentio, sed sunt modi se habendi rerum. Sent. I, q. 1. Ms. Bibl. Jag. 1184, fol. 7^v*). Il faut encore rappeler l'opinion de Jean de Mirecourt, condamnée comme thèse en 1347, par la faculté de théologie de Paris. Comme l'attention ne s'est pas jusqu'ici portée sur ce point doctrinal, il sera utile de comparer les thèses condamnées en 1347 avec les textes respectifs du commentaire sur les Sentences. Il en ressortira qu'aussi bien le Albus Monastius lui-même que la faculté de théologie de Paris se rendaient parfaitement compte des conséquences logiques de la négation de la différence réelle entre la substance et les accidents: A. 1. Propositio 28: *Quod probabiliter potest sustineri, cognitionem vel volitionem non esse distinctam ab anima, ymo quod est ipsa anima. Et sic sustineus non cogereetur negare propositionem per se notam nec negare aliquid, auctoritatem admittendo. Chart. II, p. 611; 2. Texte: Tenens oppositum cuiuslibet illarum conclusionum posset respondere argumentis factis in oppositum conclusionis non negando propositionem aliquam per se notam nec ex per se notis evidenter probatam, posset etiam respondere probabiliter... Primo posset dici, quod cognitio quaedam anima est ipsa met anima et similiter volitio. Sent. I, I, qu. 19 Ms. Crac. Bibl. Jag. 1184, fol. 49^r. B. 1. Propositio 29: Quod proba-*

bile est, in lumine naturali non esse accidentia, sed omnem rem esse substantiam, et quod nisi esset fides, hoc esset ponendum, et potest probabiliter poni. Chart. II, p. 611; 2. Texte: Si dicatur ulterius, quod eadem ratione negarentur omnia accidentia mundi, concedo conclusionem, ymo credo, quod nisi fides esset, iam multi dixissent forsan quamlibet rem esse substantiam. Sent. I I, qu. 19, Ms. Crac. 1184, fol. 49^v.

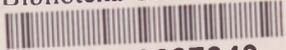
Autre chose est cependant la déduction logique de l'historien et autre chose la réalité elle-même. J'en appellerai donc à un témoin de l'époque, notamment à Buridan, pour relater d'après son commentaire sur le *De anima*, la polémique dirigée contre l'atomisme renaissant. Dans le Ms. Vindob. 5484, la *quaestio* 11 du livre III commence par le texte altéré: *Utrum opinio antiquorum et iam istis temporibus ab aliquibus resumpta...* Après ce fragment, vient un autre texte intact, dans lequel l'auteur pose la question de savoir, si les actes de la pensée sont identiques à la substance-même de l'âme, ou bien s'ils sont des accidents réellement différents de celle-ci. (*Utrum actus vel etiam habitus intellectualis sit idem quod anima intellectiva vel sit res sibi superaddita*, fol. 49^v). Buridan affirme que certains découvrent à présent des opinions depuis longtemps oubliées, parce qu'ils comptent sur l'ignorance des gens, grâce à laquelle ils passeront maintenant pour être les auteurs d'idées bizarres, prétendues nouvelles. (*Opiniones antiquissimae revertuntur multoties tanquam novae et gaudent multi resumere eas, quia propter illarum oblivionem videntur nova et mirabilia dicere. De anima*, l. III, q. 11, Vindob. 5454, fol. 49^v). Les adversaires de la théorie suivant laquelle il existe une différence réelle entre la substance et les accidents, en appellent surtout au principe d'économie, parce que à leur avis, la substance à elle seule est capable de rendre compte de tous les faits. (*Maxime fundant se super hoc, quod possunt omnia salvare per idem aliter et aliter se habere...* Propter tales rationes aliqui antiquissime ponebant accidentia non esse entia scil. distincta a substantiis suis sed sic debere dici modos substantiarum. Ibid. fol. 49^v). Il ajoute qu'à présent comme autrefois, certains auteurs partagent cette opinion, non parce qu'ils la tiennent pour vraie, mais parce qu'il est difficile de trouver des preuves strictes, capables de la réfuter. (*Hanc opinionem, ut puto, tenuerunt et tenent, non quia credant eam esse veram, sed quia difficile est demonstrative eos*

redarguere. Ibid.). Il rappelle également que la théorie de l'identité de l'âme et de ses actes de connaissance, est inscrite à l'index de Paris de l'année 1277 et il conseille de se méfier des conséquences logiques de cette hypothèse, car celui qui l'admet pourrait rejeter pour les mêmes raisons la différence entre les substances en général et leur accidents. Or une théorie pareille serait en contradiction flagrante avec la doctrine catholique de l'Eucharistie. (Haec fuit una de illis — falsis opinionibus — scil. quod intellectus noster est scientia vel intellectio... Secundae conclusioni dictae meae adhaereo, quia opposita posset esse principium alterius magnae haeresis, nam eodem modo possent illi dicere de aliis accidentibus et de substantiis earum... Tenemus de sacramento altaris, ubi accidentia manent sine subiecto... *De anima*, l. II, q. 11, fol. 50^r). Les noms de Mélissus et de Démocrite, auteurs de la théorie de l'identité de la substance et des accidents, font leur apparition à ce propos. Buridan se rendait donc parfaitement compte que l'atomisme avait sa source dans l'application exagérée du principe d'économie. (Haec fuit opinio Melissi et Democriti dicentium omnia esse unum substantialiter. Ibid. 50^r). Dans la rédaction que contient le Ms. Vindob. 5454, l'atomisme n'est considéré que comme une conséquence logique possible de la théorie de l'identité de l'âme et de ses actes. Nous sommes cependant très probablement en possession d'une rédaction postérieure et très soignée du commentaire de Buridan dans le Ms. Bruges 477. Dans le livre III, question 7, du *De anima*, nous y lisons non seulement une exposition assez détaillée de la théorie atomique, mais nous y trouvons encore mentionné le fait de la renaissance de cette doctrine. (Unde fuit una opinio antiqua, quae posuit, quod nullum esset accidens... et ista opinio fuit ante Aristotelem... Unde ista opinio imaginabatur, quod ipsa materia taliter et taliter formata vel figurata et etiam ista opinio tenebat, quod entium naturalium materia esset tota entitas. Unde istam opinionem quidam post tempora Aristotelis resumpserunt et hodierno tempore adhuc tenent, quod nullum accidens sit res distincta a substantia. Ms. Bruges 477, fol. 293^r).

On pouvait supposer d'avance que ni les opinions radicales de Nicolas d'Autrecourt, ni leur condamnation ne devaient rester sans écho à la faculté des arts, où malgré tout l'influence d'Ockham était toujours grande, ne fut-ce que grâce à l'interprétation no-

minaliste de la logique terministe de Pierre d'Espagne. Nous retrouvons, en effet, cet écho aussi bien chez Buridan que chez Albert de Saxe, surtout en ce qui concerne l'épistémologie. Je ne veux pas m'occuper de la polémique contre Nicolas d'Autrecourt dans la *Summa logicae* (Tr. VIII, c. 5) et dans la *Métaphysique* de Buridan (l. II, q. 1, Ms. Dominic. Vindob. 153, fol. 13^v, q. 2, 15^r, q. 4, fol. 18^r); je me bornerai à parler de son commentaire sur la Physique, car je me propose de montrer en même temps comment Albert de Saxe a emprunté jusqu'à la polémique du maître pour la répéter textuellement dans son propre commentaire. Si dans la Logique et dans son commentaire sur la Métaphysique, Buridan s'est livré à une polémique contre Nicolas d'Autrecourt, en prenant comme point de départ l'idée de la science et de la certitude, il critique dans le commentaire sur la Physique, l'opinion de Nicolas sur le principe de causalité. Cette opinion aboutissait à la conclusion, qu'il n'est jamais possible de prouver l'existence d'une chose »a« par l'existence d'une autre chose »b«, car le problème de l'existence dépasse en général les limites du domaine accessible aux arguments. (His autem visis... aliqui etiam de complexis opinantur, quod non est possibile hoc esse — scire per illud esse, si hoc et illud sint alia ab invicem. Quod probatur primo, quia non est evidens consequentia, cum non possit reduci ad primum principium... Secundo, quia videtur eis, quod omnino impossibile sit demonstrare aliquam conclusionem, in qua affirmatur de aliquo subiecto hoc verbum »est«..., quia non possit inveniri medium, quod est notius isto subiecto »est«. Unde statim videtur, quod in syllogismo esset petitio principii v. gr. volo demonstrare quod »a« est et sillogiso sic: »b« est et »a« est »b«, igitur »a« est. *Physic.* l. I. q. 6, Ms. Crac. Bibl. Jag. 661, fol. 4^v). En réfutant les conclusions radicales de Nicolas d'Autrecourt, Buridan en appelle à l'exemple d'Aristote, qui a prouvé l'existence de la cause première par l'existence des causes secondes. (Istam opinionem non credo esse veram, ideo pono..., quod de aliquo subiecto potest demonstrari hoc verbum »est«... Aristoteles demonstravit... aliquam causam esse primam vel aliquam materiam esse primam. Ibid. fol. 4^v). Il ne veut pas convenir non plus que notre certitude s'appuie uniquement sur le principe de contradiction, car les principes fondamentaux sont très nombreux. (Secunda conclusio contra illos est, quod non oportet

Biblioteka Główna UMK



300020637340

1865

BIBLIOTEKA ♦ ♦ ♦ ♦
VNIWERYTECKA
71662
♦ ♦ ♦ ♦ W TORUNIU ♦